

LA FEMME
DU FOU
JEAN DE BARASC



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS, XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique ræprise.* — 268. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemaîns de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herovic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Cormencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 234. *S'aimer encore.*
 Jean HERICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Flour sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PÉROY : 285. *Impossible Amitté.*
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Mario THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VERINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Daoril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

JEAN DE BARASC

LA FEMME
DU FOU



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

LA FEMME DU FOU

PROLOGUE

Quelques années avant la guerre, le hasard des manœuvres m'avait conduit à Aubazine.

C'est un pauvre village dont le nom ne serait pas connu aujourd'hui au-delà de l'humble périmètre de son canton si les affiches des syndicats d'initiative d'Auvergne et de Limousin n'avaient signalé aux touristes la beauté de ses gorges rocheuses, depuis qu'il est devenu station du chemin de fer de Clermont à Brive.

Le site, en effet, est pittoresque et digne d'être visité.

Mais Aubazine possède un autre attrait que la sauvagerie de ces précipices : ce sont les restes de la vieille abbaye qui dominait le bourg. Il offre aux archéologues, sinon aux simples curieux, de nombreux sujets d'admiration.

Dans le fond de la vallée même, près du ruis-

seau, la plupart du temps à sec, les ruines du monastère de Coyroux, détruit lors de la Révolution, dressent leurs murailles désolées comme un témoin criant nos luttes fratricides.

Les personnes les moins portées à la rêverie ne passent pas à côté de ces vénérables vestiges, surtout lorsque la lune en argente les cloîtres écroulés envahis par l'herbe et les arceaux démantelés, sans se sentir saisies à la fois de respect et de mélancolie.

Plus d'un paysan, aujourd'hui encore, se signe furtivement devant ces pierres évocatrices des fantômes du passé dans une vague crainte des esprits dont la légende peuple toujours les ruines solitaires.

Je les avais visitées l'après-midi, avec quelques camarades, et le soir, à table, nous échangeons quelques propos lorsque l'aubergiste, nous entendant causer, prit familièrement part à la conversation.

C'est une vieille et plaisante manière française, que cette cordiale bonhomie qui unit l'hôtelier à son hôte. J'en ai, pour ma part, toujours éprouvé le charme, et rien ne me semble froid et maussade comme le service silencieux des grands hôtels. Il est curieux, d'ailleurs, que ce soit notre époque démocratique qui exige, de ceux qui nous servent, domestiques de maison ou d'hôtel, un mutisme que ne demandaient

point à leurs valets les grands seigneurs du temps de Louis XIV.

Donc l'aubergiste nous parlait avec conviction du mystère des souterrains qui, à travers la falaise rocheuse, reliaient autrefois le monastère à la plaine... Naturellement, « par suite des temps », les souterrains s'étaient comblés et il était impossible d'en retrouver la trace.

Quel vieux couvent n'a pas sa légende? Il semble que le goût de l'inexpliqué, l'attrait du mystérieux, d'où sont sortis les contes de fées, subsistent dans les âmes simples en dépit de toutes les découvertes de la science positive.

Nul de nous n'essaya de dissuader le brave hôtelier de sa croyance dans les souterrains disparus de Coyroux.

Mais la conversation entamée sur ce thème, du ton confidentiel que prennent certains paysans pour vous raconter des histoires connues de tout le monde, arriva insensiblement à un sujet plus moderne et moins vague.

J'avais mon billet de logement pour « le château ».

Ce qu'on appelait ainsi était une maison de style Renaissance, d'aspect confortable, isolée à l'extrémité d'un parc dont l'autre bout touchait au village et à sa vieille église.

Je m'y étais rendu dans la journée. Une femme de chambre, déjà âgée, m'avait reçu et

m'avait indiqué la pièce qui m'était destinée. Rien dans le mobilier, riche et banal, n'avait attiré mon attention, sauf un portrait pendu en face du lit.

C'était l'image, admirablement rendue, d'un enfant de quinze à seize ans, dont la bouche souriait et dont la figure douce s'encadrait dans de longues boucles brunes.

Mais si l'ensemble de la physionomie exprimait la bonté et l'intelligence, les yeux m'en avaient paru étranges. Ils avaient une vivacité étonnante dans la placidité générale des traits. En même temps qu'ils vous fixaient, ils gardaient je ne sais quel égarement qui impressionnait.

Ce regard avait-il existé réellement, ou le peintre, entraîné par sa fantaisie, y avait-il ajouté cette expression de rêve? Il était impossible de le deviner... Mais ces yeux, qui paraissaient à la fois scruter et se perdre dans le vide, devaient forcément retenir l'attention de tous ceux qui voyaient ce portrait, et, pour ma part, j'étais resté un long moment à l'examiner.

Quelques fleurs séchées et un ruban noir attaché aux volutes de bois ciré du cadre laissaient d'ailleurs penser que l'enfant, dont l'image restait là, était mort, et depuis longtemps, à en juger par la vétusté du crêpe.

Les occupations de l'après-midi, les revues à

passer dans les divers cantonnements de ma compagnie ne m'avaient pas permis de rendre à la maîtresse du « château » la visite que je lui devais. Je comptais la remercier de son hospitalité en rentrant, après le dîner.

La femme de chambre, à qui j'en avais exprimé l'intention, m'avait répondu que Madame me recevrait avec plaisir et me priait d'accepter une tasse de thé à huit heures et demie.

La curiosité dont m'avait piqué le portrait placé dans ma chambre me poussait à interroger la châtelaine à son sujet. Je comptais bien le faire au cours de ma visite, si j'en voyais la possibilité, sans être indiscret et sans risquer de réveiller la douleur d'un deuil cruel.

Mais quelques phrases de l'aubergiste devaient attiser davantage mon envie de connaître le mystère de cet enfant aux yeux étranges.

— Vous êtes logé au château, mon capitaine? demanda-t-il.

Sur ma réponse affirmative, il hocha la tête d'un air de grave discrétion.

— Vous avez vu... la dame? fit-il, au bout d'un instant, avec le désir évident de bavarder.

— Non, dis-je. Je n'ai vu que la femme de chambre.

— Ah! Oui,... la Parisienne!...

Ce mot était dit d'un ton de mépris surprenant.

— Elle est Parisienne, cette domestique? demandai-je, étonné.

— Eh oui, Monsieur!... Personne dans le pays ne voudrait servir au château...

— Pourquoi donc?

L'hôtelier plissa son visage dans cette expression du paysan madré qui brûle de parler et qui a peur d'en trop dire.

— C'est rapport à de vieilles histoires, reprit-il. Tout ça, pardi, n'est peut-être pas vrai... Mais enfin, dans le pays, il y a des vieux qui savent que le château ne lui appartenait pas, jadis... Ce n'est pas par des moyens tous honnêtes, peut-être bien, qu'elle en est devenue propriétaire.

Je pensais à une captation d'héritage, vraie ou supposée, et je compris la rancune de ces campagnards, attachés de génération en génération à la maison de leurs aïeux, contre la femme qu'ils accusaient d'avoir dépouillé les légitimes possesseurs du château.

— Il est difficile de connaître le fin mot de la vérité dans les affaires de succession, objectai-je. On est parfois injuste sans le vouloir. On soupçonne d'excellentes personnes de machinations perfides, alors qu'elles ont eu tout bonnement la chance de recueillir une donation parfaitement honorable.

— Oui!... C'est pas la première fois qu'on

me dit ça. M. le curé le répète à tout le monde ici... Seulement, voilà, on lui donne beaucoup, au château... Alors, dame!... L'instituteur dit comme le curé, quoiqu'ils ne soient pas souvent d'accord! Mais lui aussi se croit tenu à reconnaissance : sa femme a été très malade quand il est arrivé ici, et la dame du château, prévoyant que ça pourrait lui servir plus tard, l'a fait soigner richement. Elle a payé toutes les visites du médecin qui venait de Brive en auto — chaque fois trente francs, vous pensez! — Et après, elle lui a encore payé une saison d'eaux à Barèges...

— Mais c'est de la belle générosité, cela! m'écriai-je.

L'aubergiste remua négativement la tête.

— N'y a que deux ans que l'instituteur est à Aubazine. Il n'est pas du pays... Il ne peut pas savoir ce que savent les gens d'ici...

— Qu'est-ce qu'on raconte donc?

— Ça,... c'est pas des choses à dire trop fort... Ce qui est passé est passé... Il y a plus de quarante ans...

— Mais enfin, que dit-on?

— Beaucoup de choses, Monsieur! Il y en a eu de terribles dans le temps, au château... Il y a eu des crimes...

Le paysan avait baissé la voix pour prononcer ces derniers mots.

Dans le court silence qui suivit, la voix de sa femme glapit comiquement du fond de la cuisine :

— Pierrisson ! Eh ! viens donc, au lieu de bavarder !... Que le lait se sauve sur le feu !...

Rappelé brusquement à la banale réalité du présent, l'aubergiste partit en courant.

Sa sortie fut saluée d'un éclat de rire général.

— Il est lugubre, le gaillard ! s'écria un officier.

— Brr ! Mon capitaine, ajouta un autre en riant, à votre place j'aurais une sainte terreur d'aller coucher dans ce terrible château !

— Au contraire, dis-je. Ce sera très intéressant de causer avec cette mystérieuse châtelaine !... Je vais la voir... Bonsoir, Messieurs,

Je quittai mes camarades et gagnai rapidement le parc du château.

La conversation de l'hôtelier nous avait retenus plus longtemps que je ne le pensais. Il était près de neuf heures.

C'était vraiment tard pour me présenter : néanmoins, puisque M^{me} Mancel — c'était le nom de la propriétaire du château — m'avait fait dire qu'elle m'attendrait, je ne pouvais me dispenser de lui porter mes hommages.

Les allées que je suivais, déjà garnies d'un épais tapis de feuilles tombées à la suite de fraîcheurs précoces, étouffaient le bruit de mes pas.

Pas un souffle de vent ne frémissait dans les grands arbres immobiles.

Après les évocations sinistres de l'aubergiste, ce silence et cette solitude étaient impressionnants.

Le hurlement lointain d'un chien, perdu de l'autre côté de la vallée, exprima si bien la mélancolie et l'angoisse vague de mon âme que j'en ressentis un véritable frisson.

Cette impression pénible se dissipa aussitôt que la femme de chambre m'eut introduit dans le salon.

Un bon feu de bois brûlait dans la cheminée, répandant dans toute la pièce une tiède chaleur agréable par cette soirée automnale ; de nombreuses lampes allumées et un plateau garni de tasses, de biscuits divers et de bouteilles de liqueurs indiquaient l'aimable attente d'un invité.

C'était le contraire du sinistre et du lugubre.

« Cet aubergiste est un radoteur, pensai-je. Un paysan jaloux ! »

Le mobilier du salon révélait des goûts artistiques. Un piano montrait sur son clavier ouvert une messe de Bach. Quelques livres étaient sur une table, près d'un grand fauteuil à dossier élevé qui était probablement le siège favori de la maîtresse de maison. J'en regardai distraitement les titres : *L'Etape*, de Bourget ; *Les*

Oberlé, de Bazin ; une histoire de l'Eglise et quelques volumes traitant d'agriculture et d'élevage.

C'était là vraiment la nourriture d'un esprit élevé, tout différent de celui qu'auraient fait soupçonner les insinuations de l'hôtelier.

Néanmoins, quand M^{me} Mancel entra, je ne pus m'empêcher de remarquer tout de suite l'imprécision de son regard caché derrière des lunettes cerclées d'or.

Un pli amer sillonnait ses joues. L'expression générale, malgré le sourire dont elle m'accueillait, était la dureté.

C'était une vieille femme, mais droite et alerte encore sous ses cheveux entièrement blancs. Avec la grâce aisée que donne l'usage du monde, elle m'offrit du thé et des biscuits, s'excusant de la simplicité de sa réception :

— Aubazine est un trou dénué de toutes ressources.

Ces mots furent dits avec un dédain mêlé de rancune qui ne pouvait échapper à mon état d'esprit.

Il était certain que M^{me} Mancel n'avait qu'une sympathie médiocre pour le village.

— Vous y demeurez tout l'été? demandai-je.

— Non pas tout l'été, mais toujours!...

— Vous êtes sans doute du pays, vous avez des relations?...

Elle m'interrompit d'un éclat de rire :

— Moi? Je suis Normande!... Quant à mes relations dans le pays, elles se bornent à la visite hebdomadaire que veut bien me faire M. le curé. D'ailleurs, je n'en cherche pas.

La fin de sa phrase se perdit dans un soupir.

Je me tus un instant... J'étais évidemment en présence d'un secret...

Elle-même, absorbée par ses réflexions, suivait d'un œil distrait les flammes sautillantes du feu.

Les reflets de leur lueur accusaient davantage les rides de ce visage austère et en faisaient ressortir plus vivement l'étrange énergie.

En l'observant, tandis que les bavardages de l'aubergiste me revenaient à l'esprit, je ne trouvais rien dans cette physionomie de femme qui ne contredit aux soupçons de bassesse ou de vilénie...

Je me reprochai d'avoir accordé une ombre de créance aux calomnies de notre hôtelier radôteur.

— La vie ici doit être un peu triste, repris-je, surtout en hiver...

— Oh! toute l'année, répondit-elle en relevant sur moi ses yeux amers. Mais c'est bien ainsi...

— J'ai appris que vous saviez au moins bien

occuper vos longs loisirs, Madame. Les pauvres du pays doivent vous bénir.

— Vraiment, on vous a dit cela?... Comment cela?...

Ses regards m'interrogeaient, sceptiques.

Je n'osai pas lui répondre ; ce fut elle qui reprit :

— M. le curé, peut-être? Ou l'instituteur?

— Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre... C'est l'aubergiste.

— Bourgelat?... Oui,... c'est un brave homme...

Cette appréciation bienveillante de la châtelaine odieusement calomniée me fit honte de mon demi-mensonge. Je ne pouvais vraiment lui laisser croire que ce paysan jaloux s'était montré généreux pour elle dans sa conversation avec nous.

— Ne vous y fiez pas ! m'écriai-je.

Elle sourit tristement.

— Hélas ! Monsieur, je sais, par une longue expérience, combien il faut être circonspect dans la confiance accordée à autrui... Quand je dis que Bourgelat est un brave homme, je veux dire que c'est un bon père de famille, qui élève bien ses enfants, qu'il est honnête, travailleur... Mais qu'il vous eût dit du bien de moi, cela m'étonnait. Il est, comme tous les

gens du village, d'esprit étroit et d'une crédulité inimaginable.

Je restai une seconde silencieux, un peu gêné par cette allusion directe au drame mystérieux dont nous avait entretenus l'aubergiste.

— Vous pouvez me parler franchement, Monsieur, poursuivit M^{me} Mancel. Je serais curieuse de savoir ce que dit de moi ce pauvre Bourgelat... Je ne lui en voudrai pas plus après qu'avant. Depuis longtemps, je vous l'ai dit, je ne cherche plus aucune relation. Je lis, je réfléchis, je prie... Je travaille aussi de mes mains. Tenez ! voyez ce tas de laines grises et bleues : elles seront bientôt transformées en chaussettes, en bas ou en bonnets... Il y en a pour les petits Bourgelat...

Dans le ton de la vieille dame aucun sarcasme ne perçait. Au contraire, en me montrant son travail, son visage s'était attendri.

— Vous obligez des ingrats, ne pus-je m'empêcher de dire.

Elle rectifia :

— Non, ... pas des ingrats : des ignorants.

Cette mansuétude à l'égard de son calomniateur acheva de me révolter contre celui-ci.

— Vous êtes trop bonne ! m'écriai-je.

— On n'est jamais trop bon... Ce qu'on ne recueille pas en ce monde, on le recueille en l'autre.

— N'empêche que cet imbécile-là vous fait une réputation atroce !

M^{me} Mancel sourit de nouveau, et je ne sais quelle grâce de jeunesse vola un instant sur sa pauvre figure fanée.

Les vieillards à l'âme restée très pure ont seuls de ces reflets divins.

— Vous en avez retenu quelque chose contre moi ! plaisanta-t-elle.

— Ah ! non, certes ! Je vous prie de croire que je n'ai pas ajouté foi à ces racontars de rustre jaloux.

M^{me} Mancel redevint grave. Elle demanda :

— Il vous a dit que j'étais une voleuse ? une meurtrière ?

— Le chenapan ne dit pas... Il insinue...

— Oui. Ils sont tous comme cela... depuis quarante-trois ans !... M. le curé a essayé de leur faire comprendre la vérité : ils se sont obstinés dans leurs soupçons... Il y a longtemps que j'ai renoncé à les convaincre... Je n'y compte plus. C'est la croix que Dieu m'a destinée, sans doute.

— Mais comment ne partez-vous pas d'ici ? m'écriai-je, saisi d'une profonde émotion devant la douleur que cette résignation cachait.

— Une promesse à une morte, Monsieur... C'est sacré.

Il y eut entre nous un silence.

Elle regardait de nouveau le feu, pensive. Une larme brilla au coin de ses yeux.

Sans doute l'occasion de ma visite rompait la monotonie ordinaire de sa vie et notre conversation ramenait sa mémoire sur un passé douloureux...

— Voilà bien ! dit-elle amèrement. Vous allez partir demain, et vous emporterez malgré vous le soupçon que Bourgelat aura glissé dans votre esprit...

Je fis un geste de protestation.

— Ne dites pas non, Monsieur. Il est impossible qu'il en soit autrement !... Mais qu'importe ! De quoi vous parlé-je là. Vous aimeriez sans doute bien mieux aller dormir... Vous vous levez tôt, demain ?

— Quatre heures... Mais je vous en prie, Madame, faites-moi la grâce de me croire moins accessible que vos campagnards aux médisances d'un aubergiste ! Au contraire, si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous demanderais de me raconter comment il peut se faire que des voisins, pour qui vous vous montrez constamment bonne et généreuse, puissent vous tenir en suspicion depuis si longtemps.

— Oh ! Il n'y a dans ma vie nul secret... Une erreur de jeunesse, un entraînement de compassion, ... de l'orgueil aussi : je me crus capable d'assumer une tâche que tous les gens

raisonnables me déconseillaient... Mais moi seule en ai souffert... Bourgelat et ses pareils n'ont jamais vu que la fortune que je gagnais, les imbéciles !

— Il est vrai qu'ils semblent vous faire un grief de posséder ce château...

— Posséder ce château?... Mais c'est lui qui me possède. Il est une chaîne!... Et depuis bien longtemps je l'aurais abandonné si je n'étais liée par la promesse dont je vous parlais tout à l'heure.

L'émotion de cette pauvre femme me touchait profondément. Le désespoir d'un vieillard comme la détresse d'un enfant me semblent plus poignants que les autres misères...

— C'est effroyable ! murmurai-je. Mais comment vous êtes-vous laissé entraîner à une semblable promesse ?

— Ce serait toute mon histoire à vous raconter, Monsieur... Ce serait long... et sans doute peu intéressant...

— Je n'ose vous prier de m'en faire le récit, Madame... Je pressens d'ailleurs que vous devez éprouver du chagrin à vous rappeler certains souvenirs...

— Le chagrin?... Il serait mon compagnon habituel, Monsieur, sans Celui qui est le consolateur universel et éternel!... Si vous n'avez pas sommeil... ?

— Non, Madame, je vous jure!...

La châtelainé me regarda une seconde comme pour s'assurer que je n'étais pas ironique. Puis, ayant lu sur ma physionomie le réel intérêt que je ressentais pour sa situation, et sans doute aussi ma curiosité, elle s'appuya contre le dossier du grand fauteuil et, ainsi confortablement installée, me demanda :

— Avez-vous remarqué le portrait qui est dans votre chambre?

— Oui! m'écriai-je. Il m'a même frappé par l'expression étrange de son regard...

— C'était mon mari,... du moins c'était celui que je crus épouser quelques années après que sa mère eût fait peindre ce portrait... Il était fou...

— Vous avez épousé un fou?

Cette question jaillit de ma gorge avant toute réflexion. La vieille dame ne s'en offusqua pas. Elle soupira seulement.

— Vous pensez comme tous ceux qui me conseillèrent alors, dit-elle. Évidemment, leur voix était la voix de la raison. J'aurais dû l'écouter... Cela eût épargné bien des malheurs... Mais vraiment, Monsieur, je ne fus guidée alors que par la plus pure générosité. Dieu, qui lit dans les consciences, le sait!

J'écoutai dans un religieux silence.

Quelques instants plus tôt, cette châtelaine

du pays perdu d'Aubazine était pour moi totalement inconnue et bien indifférente. Maintenant, je me sentais entraîné vers elle par une irrésistible et profonde sympathie.

Elle-même éprouvait sans doute à mon égard un sentiment analogue... Mais je sentais aussi, dans son attitude et dans le frémissement de sa voix même, le désir impérieux d'exhaler sa peine si longtemps renfermée...

J'étais un étranger, c'est vrai ; mais précisément pour cela elle pouvait s'ouvrir avec moi en confidences sans se heurter à l'hostilité que lui témoignaient inlassablement les gens du village.

Ma présence chez elle était une occasion, la première peut-être depuis beaucoup d'années, d'épancher dans un cœur non prévenu le trop-plein de ses tristesses et de ses amertumes accumulées.

Elle parlait lentement, presque sans gestes, ayant seulement dans la voix d'indicibles accents de regret ou d'horreur.

Je reproduis simplement son récit.

I

J'avais vingt-deux ans quand je vins pour la première fois ici. J'y étais appelée, pour être institutrice d'une charmante enfant, par M^{me} Nexon qui était alors la propriétaire de ce château et d'une très grande fortune.

Moi-même, j'étais très pauvre. Orpheline depuis quelques mois, je me trouvais réduite à la situation critique de tant de jeunes filles qui, élevées dans une certaine aisance, se voient obligées brusquement, à la mort de leurs parents, de chercher un gagne-pain.

Mon père, professeur dans un collège de l'État, n'avait laissé à ma mère que sa maigre pension de veuve. Elle partie, ces faibles ressources mêmes me furent enlevées : il fallait vivre. Je n'avais d'ailleurs aucun parent rapproché à qui je pusse demander asile, quand je lus dans un journal que M^{me} Nexon cherchait une institutrice. Je considérai cette place comme une offre du Ciel. Je lui écrivis. Sans rien arrê-

ter, elle me pria de venir à Aubazine ; le voyage m'était payé : je n'avais aucune raison de refuser. Je vins en priant le bon Dieu tout le long du trajet d'inspirer à M^{me} Nexon des sentiments de bienveillance à mon égard et de me faire trouver auprès d'elle un refuge contre la misère et la faim.

J'étais prête à accepter les conditions qui me seraient offertes, quelles qu'elles fussent.

J'arrivai à la gare de Brive par le train de huit heures du soir. Une voiture joliment attelée m'attendait. Le cocher me fit signe de son fouet au moment où je sortais de la salle des bagages.

— M^{lle} Geffrin? demanda-t-il.

— C'est moi, répondis-je.

— Madame m'envoie pour vous conduire au château. C'est la voiture de Madame... Madame voulait venir à votre avance. Au dernier moment elle n'a pu.

Cette amabilité me sembla de bon augure.

Au bout d'un instant, ma petite malle ayant été hissée à côté du cocher, je roulai vers Aubazine.

Après Paris — je venais de Paris, — la tranquillité des rues de Brive, l'obscurité de la Guierle, qui est la promenade principale de la ville, le pont Cardinal et les eaux glauques de la Corrèze me firent une impression sinistre.

La grande route déserte, bordée de bois ou de marécages, serrée parfois entre des rochers sauvages et la rivière noire, augmenta encore ma sensation d'isolement et de vague effroi. Elle fut si forte, si aiguë à un certain moment, que l'idée me traversa de revenir sur mes pas, de demander au cocher de me reconduire à la gare sous un prétexte quelconque et de fuir cette ombre, ce frisson, cette horreur, pour revoler vers le Paris lumineux que je connaissais et que j'aimais. Certes ! si j'avais obéi à cette idée, c'était tout mon sort changé !... Voilà quelquefois à quoi tiennent nos destinées !... Je n'osai pas demander au cocher de retourner à Brive, et j'arrivai au château.

M^{me} Nexon m'attendait dans ce même salon qui n'a guère changé depuis ce temps...

C'était une femme grande, avec un commencement d'embonpoint qui n'excluait pas toute grâce et un port de tête plein de dignité, je dirais même de majesté.

Du premier coup d'œil, elle m'apparut ce qu'elle était avant tout : une personne extrêmement autoritaire.

L'accueil qu'elle me fit fut aimable, quoique son attitude imposante y mit quelque froid.

En quelques paroles, nous fîmes d'accord sur les conditions de mon séjour au château ;

elles étaient beaucoup plus avantageuses que je ne l'avais espéré.

Puis elle s'enquit sur mon existence passée, m'interrogea avec précision, me demanda la permission d'écrire aux personnes dont je lui donnais l'adresse afin de s'informer de ma conduite. Tout cela était fort naturel, et je n'avais nul droit de m'en formaliser.

J'approuvai même dans mon for intérieur la prudence de cette mère ; trop souvent il arrive aux parents d'accepter légèrement comme institutrice auprès de leurs enfants d'indignes créatures capables de pervertir leur conscience.

Ma franchise et ma soumission à son long interrogatoire amenèrent enfin sur la figure de M^{me} Nexon un adoucissement de son impérieuse majesté ; elle sourit.

— Je crois, me dit-elle, que nous aurons le plaisir de vivre désormais ensemble, car, d'ici quelques jours, j'aurai la réponse à mes demandes de renseignements et je ne doute pas qu'ils soient favorables. Bien entendu, vous n'aurez pas d'autre table que la mienne. Tous les domestiques auront à vous obéir en tout ce qui concernera votre service particulier ou les leçons de Fernande... Je compte sur votre tact pour n'abuser jamais de cette part d'autorité que je remets entre vos mains. Vous aurez votre chambre où personne n'entrera sans votre per-

mission. En dehors des heures d'étude de Fernande, vous aurez toute liberté de vous promener dans le parc ou d'aller dans la campagne, où bon vous semblera. Je tiens à vous laisser le plus de liberté possible.

Je ne pus que balbutier des remerciements.

— J'espère, continua M^{me} Nexon, que vous saurez prendre assez d'influence sur Fernande pour vous en faire obéir, tout en restant très douce avec elle. C'est une enfant très docile, mais un peu en retard, non pas comme intelligence — au contraire, elle a l'esprit vif et pénétrant, — mais elle n'a jamais été en classe et n'a guère eu de leçons que celles que j'ai pu lui donner moi-même, très rares et irrégulières en raison de mes occupations. Et puis, cette enfant a besoin d'être distraite. Elle n'a pas de petites amies ; mes relations sont tout à fait bornées dans le pays... Votre présence lui sera donc une joie, et, si vous savez gagner sa confiance, elle vous aimera certainement, et le séjour dans cette solitude cessera d'être pour elle une pénitence.

— Je m'y efforcerai, Madame, dis-je, et je serai moi-même très heureuse de conquérir le cœur de M^{lle}...

— Oh ! je vous en prie, s'écria vivement M^{me} Nexon, à qui mon hésitation n'avait pas échappé, avec moi dites « Fernande » tout court, ainsi qu'avec elle... Maintenant, il faut que je

vous dise ma tristesse, ajouta-t-elle d'un ton grave. J'ai un fils de vingt-trois ans... Il faut bien que vous le sachiez, puisque vous le verrez dès demain... Il habite le château... Il est malheureusement faible... mentalement... C'est mon calvaire, Mademoiselle!... C'est à cause de lui que je suis venue habiter ici, que j'ai fait transformer cette maison, afin de pouvoir y demeurer toujours, dans l'espoir que le calme des champs améliorerait son état... Jusqu'à présent, hélas! tous les moyens sont restés inutiles. J'ai vu des spécialistes de tous les pays... J'ai essayé des voyages,... inutilement. La seule chose qui semble agir sur lui favorablement, c'est la tranquillité. Tout bruit, tout amusement, le laisse plus égaré que l'instant d'avant. C'est aussi pour cela que je dois éviter les relations avec les châtelains des environs et que ma pauvre Fernande se trouve condamnée à un si triste isolement. Étienne a d'ailleurs un cœur d'or, Mademoiselle. — Ici, les yeux de M^{me} Nexon se mouillèrent de pleurs. — Le pauvre enfant a des attendrissements touchants, des attentions charmantes pour sa sœur et pour moi... A certaines heures, il parle et il agit comme si son intelligence s'était brusquement ouverte. Puis, subitement, sans qu'on puisse deviner ce changement, il retombe dans sa démente,... mais toujours douce, Mademoiselle, toujours sans co-

lère ni brutalité... Il rêve, voilà tout ! Il rêve, au lieu de penser !... Ah ! que ne donnerais-je pas au médecin qui me le guérirait ! C'est tellement cruel... Un grand garçon bien planté, bien portant, vigoureux, réduit à n'être bon à rien et à ne pouvoir jouir de rien par cette infirmité !...

J'avoue que cet aveu m'impressionna très péniblement. Il y avait un fou dans la maison ! J'allais être obligée de vivre perpétuellement à son contact, dans cette solitude !

J'avais jusqu'alors éprouvé une répulsion instinctive pour les déments. Ils m'inspiraient une sorte d'effroi... Si j'avais su qu'il y en avait un dans la maison où l'on me proposait d'être institutrice, je n'y serais certainement pas venue !

Mais, maintenant, j'y étais ; les plus avantageuses conditions m'étaient offertes ; M^{me} Nexon me paraissait une nature droite et généreuse... Je pensai que, le cas échéant, je trouverais certainement protection auprès d'elle.

Il ne tiendrait qu'à moi, du reste, de quitter cette maison. J'étais bien décidée à ne m'engager en rien à ce sujet ; si la vie m'y était trop odieuse, je reprendrais ma liberté.

J'acceptai donc les propositions de M^{me} Nexon, en lui exprimant mes vœux de guérison pour son fils.

Sans doute elle avait redouté mon refus : à mon acquiescement, sa joie s'exprima visiblement sur son visage jusque-là si froid, et j'y lus même un élan sincère de reconnaissance.

Elle me tendit la main, ce qu'elle n'avait pas encore fait, et, à la façon dont elle serra la mienne, je compris sa gratitude émue.

— Je vous remercie, chère Mademoiselle, dit-elle. J'espère que vous vous accoutumerez à notre solitude et que vous n'y serez pas malheureuse. Votre présence sera un rayon de soleil, dont mon pauvre Étienne ressentira, lui aussi, sans doute, la bienfaisante influence... Mais il est tard... Je vais vous conduire à votre chambre, où on a dû vous monter un en-cas, car vous devez avoir faim... Agissez absolument comme une enfant de la maison. Demain, vous vous installerez, vous ferez connaissance avec Fernande. En vous promenant avec elle, vous pourrez vous rendre compte de ce qu'elle sait, ou plutôt de ce qu'elle ne sait pas ! Et après-demain vous me soumettrez un petit programme d'étude...

M^{me} Nexon m'avait, tout en parlant, conduite au premier étage. Elle m'indiqua les portes :

— Ma chambre... Celle de Fernande... La vôtre...

Elle ouvrit la porte de cette dernière et

s'assura que rien n'y manquait : eau froide, eau chaude, savon de toilette, lunch...

Puis elle me serra encore une fois la main en me souhaitant une bonne nuit et se retira.

II

J'étais affamée par ma longue journée de voyage durant laquelle, par économie, je n'avais pris pour déjeuner qu'un humble sandwich à la gare de la Souterraine... Ce sandwich, je m'en suis souvenu souvent ? c'était le dernier repas de ma pauvreté !

Devant les viandes froides, les confitures, les fruits, les biscuits, l'excellent vin de Bordeaux et le café qui attendait sur un petit réchaud à alcool, je ne résistai pas à la tentation de mon jeune appétit ; je suivis largement le conseil de M^{me} Nexon. Et le bien-être physique que j'en éprouvai, c'est honteux à dire, chassa les dernières hésitations qui subsistaient encore dans mon esprit.

Je jugeai la situation d'un point de vue tout

prosaïque et je pensai que l'agrément d'une vie confortable valait bien quelque sacrifice d'autre part.

— Que m'importe ce fou? me dis-je.

D'après les dires de sa mère, il ne semble pas dangereux, et ce n'est pas à lui que j'aurai affaire, ici...

Je ne pouvais soupçonner l'avenir!

Le lendemain, ce fut le bruit de la femme de chambre qui frappait à ma porte qui m'éveilla.

Elle m'apportait mon déjeuner : chocolat fumant, tartines de pain grillées, beurre.

Le rêve continuait!

M^{me} Nexon était évidemment fort riche : la belle argenterie, la porcelaine rare, dans lesquelles j'étais servie, l'annonçaient, ainsi d'ailleurs que les mille détails de confort et de luxe que j'avais eu déjà l'occasion de remarquer.

Elle était certainement aussi fort généreuse.

J'avais donc tout lieu de me féliciter encore une fois de la chance qui m'avait conduite dans cette hospitalière maison.

Combien mon sort eût été différent si j'avais dû vivre à Paris, en courant le cachet!

La femme de chambre ouvrit les volets de ma fenêtre : ce fut pour moi un nouvel enchantement.

Le soleil inondait ma chambre.

Le ciel était bleu et limpide. Un air vif et

frais, parfumé de saines senteurs de sapins, m'emplit les poumons délicieusement.

Je me rappelle avec précision les moindres détails des premiers jours de ma vie dans ce château : ces riens furent décisifs dans ma détermination...

Quand, ma toilette rapidement achevée, je me mis à la fenêtre, je ressentis encore une pénétrante et délicieuse impression de repos.

Au lieu de l'espèce de puits grisâtre et sombre sur lequel donnait ma chambre de Paris, j'avais sous les yeux un paysage magnifique : bois, prairies, collines, rochers, tous prometteurs de ravissantes promenades.

A mes pieds mêmes, le parc du château, bien entretenu sans être trop léché, avec de vieux arbres majestueux qui n'auraient pas déparé les plus beaux sites de la forêt de Fontainebleau, si admirée des Parisiens, ou ceux des forêts normandes où j'avais couru enfant.

La maison avait été transformée et restaurée si complètement qu'elle semblait neuve. Mais M^{me} Nexon avait eu le bon goût de ne pas toucher aux beaux arbres qui sont la parure des très vieilles propriétés.

Dans une éclaircie de la frondaison, j'aperçus une tache claire en mouvement : c'était une petite fille sur une escarpolette.

« Fernande », pensai-je tout de suite.

L'occasion était bonne de la rejoindre. Je descendis aussitôt.

Dès qu'elle m'aperçut, elle sauta de la balançoire et courut à moi. Elle était sans doute informée de mon arrivée, et ma présence ne la surprenait pas.

Mais, arrivée à quelques pas de moi, elle s'arrêta en rougissant, avec un sourire effarouché, en murmurant un bonjour à peine perceptible.

C'était une jolie fillette de douze ans, l'air espiègle et intelligent, qui me fut tout de suite sympathique.

Les enfants ont l'intuition des sentiments qu'ils inspirent aux grandes personnes. Leur attitude, qui ne connaît pas la dissimulation, en témoigne.

Il ne fallut pas longtemps à Fernande pour sentir ma franche sympathie et pour me la rendre. En quelques minutes elle eut déposé sa timidité et elle commença à me traiter en grande amie...

Plus tard, ce fut entre elle et moi une affection fraternelle. J'étais fille unique. Je n'avais jamais connu la douceur de ces tendresses câlines d'un « petit frère » ou d'une « petite sœur ». Les caresses de Fernande et ses confidences naïves devaient être pour moi d'un charme inexprimable...

Pauvre petite...

Dès cette première matinée, que nous passâmes à explorer l'immense parc du château, depuis les garennes qui le relie à la montagne jusqu'au bord du torrent qui domine les ruines de Coyroux, je sus que Fernande n'était pas la fille de M^{me} Nexon.

Comme je lui parlais pour la troisième ou la quatrième fois de sa mère, elle m'interrompit :

— Petite mère est bien gentille, dit-elle, mais ce n'est pas maman... Maman est morte quand j'étais toute petite. Et papa...

L'air grave dont elle parla me fit tout de suite soupçonner une souffrance dans le cœur de cette enfant.

— Etienne est son vrai fils, lui !

Elle ajouta ces mots avec un accent de regret qui confirma ma première impression.

Mais, lisant peut-être sur mon visage la compassion que je ressentais pour elle, elle s'écria aussitôt, comme pour m'empêcher de concevoir le moindre grief contre le jeune homme :

— Oh ! si vous saviez comme il est gentil, lui ! Il est patient avec moi... Il tient ma corde à sauter... Il m'accompagne partout avec plaisir... Un jour, un gros chien voulait me mordre, il m'a défendue... C'est lui qui a été mordu... Aussi, ce jour-là, petite mère m'a bien grondée... C'était ma faute... Quand nous nous

promenons, c'est moi qui dois le garder. J'aurais dû faire attention.

Ce petit récit ainsi que d'autres me laissaient entrevoir qu'entre les deux enfants, en dépit de ses efforts pour demeurer impartiale et juste, M^{me} Nexon avait une prédilection naturelle pour son fils et que Fernande avait déjà dû ressentir de la peine de cette préférence inavouée.

M^{me} Nexon avait épousé en premières noces un très riche industriel dauphinois : Denys Mancel. De ce mariage était né Etienne.

Pendant les premières années, on n'avait apporté qu'une attention distraite au retard de son intelligence. Quand on dut constater la réalité de sa faiblesse d'esprit, ce fut un cruel chagrin pour ses parents.

M. Mancel, déjà ruiné par un surmenage intellectuel, et d'ailleurs de santé médiocre, en mourut.

Restée veuve, M^{me} Mancel s'était consacrée corps et âme à la guérison de son fils. Elle avait essayé de toutes les méthodes d'instruction, visité les spécialistes les plus illustres de l'Europe, tenté toutes les cures : inutilement.

Ce fut au cours d'un de ses voyages en Suisse qu'elle fit la connaissance de M. Nexon.

Celui-ci était veuf aussi. Il était venu à Lausanne pour se soigner d'une entérite grave.

Il avait amené avec lui sa petite Fernande, alors âgée de cinq ans. Cette fillette, gracieuse et aimable, avait témoigné au pauvre Étienne, toujours délaissé par les enfants de son âge, une bonté qui avait touché le cœur de M^{me} Mancel...

Ce fut le trait d'union. M. Nexon apprécia la situation en homme d'affaires positif. C'est du moins ce que je démêlai plus tard de mes conversations avec M^{me} Nexon, et surtout de l'examen des actes notariés que j'eus entre les mains à la mort de Fernande.

M. Nexon était un haut fonctionnaire de l'enregistrement. Son traitement était élevé et lui permettait de vivre largement, mais il n'avait aucune fortune personnelle.

De sa mère, Fernande ne tenait que quelques centaines de francs de rente... Or, le pauvre homme, fort malade déjà, prévoyait justement sa fin prochaine : l'idée que, par un mariage, il pourrait assurer l'avenir de sa fille, le porta à épouser M^{me} Mancel.

Celle-ci envisagea, de son côté, la possibilité de la guérison de son fils, du moins d'une amélioration de son état dans la distraction douce que mettrait dans sa vie, jusqu'alors si solitaire, la présence constante d'une sœur aimante, et le mariage eut lieu.

L'union dura peu. M. Nexon mourut deux ou trois ans après.

C'est alors que M^{me} Nexon, persuadée par toutes les expériences de traitements tentées pour son fils que ce qui lui était le plus favorable était la tranquillité de la campagne, vint se fixer à Aubazine.

Elle possédait là les restes fort délabrés d'un ancien château.

C'était la solitude rêvée.

Elle ne vivait que pour son fils. Puisqu'il était privé des distractions ordinaires des jeunes gens, des plaisirs de la chasse, de la pêche, des jeux, des voyages même, elle voulut au moins que la retraite où il serait obligé de vivre fût la plus agréable possible, et cette vieille maison, semblable à une ferme, devint la belle habitation que vous voyez aujourd'hui.

III

La journée était belle. Jusqu'à l'heure du déjeuner, je me promenai en causant avec la gentille Fernande.

Quand la cloche sonna pour le repas, nous

étions devenues très amies, autant que cela peut être entre une petite fille de douze ans et une jeune fille de vingt-trois ans. Le premier souhait de M^{mo} Nexon se trouvait réalisé : grâce à ma présence, la solitude d'Aubazine cesserait d'être pour l'enfant un séjour de pénitence.

J'étais très jeune de caractère, et c'est en toute sincérité que je lui avais, en effet, promis de prendre part à ses jeux...

Aussi sa figure rayonnait-elle d'une joie si extraordinaire que M^{mo} Nexon m'en félicita et m'en remercia.

— A la bonne heure, dit-elle. Voilà ma Fernande avec un air de son âge.

Etienne Mancel était assis en face de sa mère ; je me trouvais à sa droite, ayant ma petite élève devant moi.

Je m'efforçai durant tout le repas de dissimuler l'impression que produisait sur moi le voisinage de ce grand jeune homme à l'œil égaré.

Il était tel que son portrait le représente... Ce portrait avait été peint par Stollier, un des meilleurs artistes du temps, quatre ans auparavant.

Depuis, il avait seulement pris un peu de moustache, mais l'ensemble de sa physionomie n'avait pas changé.

Par certains traits, il avait l'air d'un enfant. Ses regards, généralement mobiles, comme sa

pensée, sans doute, erraient sans s'arrêter sur les objets qui l'entouraient.

Seulement, quand ils rencontraient sa mère ou Fernande, ils s'y fixaient en s'adoucissant dans une lueur de rêve.

Certainement, si l'esprit de ce pauvre garçon était faible, son cœur était bon.

Comme il contemplait sa petite sœur adoptive dans un de ces moments d'expressive bonté, Fernande s'écria :

— Oh ! Etienne ! Si tu savais comme M^{lle} Geffrin est gentille !... Elle veut bien s'amuser avec moi ! Nous jouerons tous ensemble !

Les yeux du fou se tournèrent vers moi... Je ne pus m'empêcher de croiser mes regards avec les siens.

Cette fois, au lieu de passer sur moi comme précédemment, ils m'adressèrent le même hommage qu'à Fernande et à sa mère.

— Vous voudrez jouer avec moi ? demanda-t-il en souriant.

Faite par un grand jeune homme de vingt-quatre ans, cette question était souverainement ridicule.

Mais je ne pouvais pas plus m'en formaliser que des naïvetés d'un enfant.

Je vis d'ailleurs le regard suppliant de M^{me} Nexon ; elle m'implorait de ne pas faire

de chagrin à son fils. Je fis un effort pour sourire moi-même et je répondis :

— Mais volontiers !

Il en parut vraiment joyeux, et, chose curieuse, il me sembla qu'à partir de ce moment il s'attachait à suivre ma conversation avec M^{me} Nexon.

Celle-ci exultait.

Après le déjeuner, elle dit à Fernande d'emmener son frère dans le parc, et, me retenant au salon, elle me serra les mains avec élan.

— Oh ! je vous remercie ! me dit-elle d'un accent de profonde reconnaissance... J'avais peur que vous ne refusiez à Etienne son innocente demande... Vous avez compris... Vous lui avez fait, ce matin, par cette simple marque de bonté, un bien immense. Je l'ai rarement vu aussi attentif à écouter. Or, les médecins me l'ont dit... Son esprit est malheureusement comme en perpétuel mouvement. C'est, selon l'expression d'un aliéniste de Londres, comme un kaléidoscope qu'on ne cesserait jamais de secouer... Qu'on obtienne un arrêt de ce tournoiement vertigineux et aussitôt son œil lance des flammes d'intelligence... On sent qu'il écoute, qu'il observe,... et ses paroles sont pleines de bon sens. Malheureusement, ces instants sont toujours très courts et très rares... Vous venez de voir vous-même l'effet produit sur lui par

un seul mot de bonté ! Je ne saurais assez vous dire quelle joie vous m'avez causée et quelle gratitude j'aurais pour vous si vous vouliez bien témoigner au pauvre enfant la même compassion chaque fois que l'occasion s'en présentera. Une recommandation instante que je dois vous faire, Mademoiselle, c'est de ne jamais lui parler de sa folie ni d'y faire, devant lui, la moindre allusion... Il faut agir et parler en sa présence comme s'il possédait la plénitude de sa raison... Autrement, il remarque la différence de traitement dont on use avec lui, et cela lui fait beaucoup de mal. Les médecins me l'ont dit. Et c'est ce qui, malgré tout, me laisse un espoir... Le fait qu'il ressent quelque inquiétude de son propre état mental est une preuve qu'il n'est pas totalement et irrémédiablement fou... Les vrais fous sont tranquilles dans l'assurance de la possession de leur intelligence. Lui, au contraire, démêle vaguement ses troubles mentaux et fait visiblement des efforts à certains moments pour échapper à sa prison de ténèbres intellectuelles.

Que répondre à de telles paroles ?

J'avais devant moi une mère toute vibrante de tendresse et de pitié pour son enfant infirme...

Ce fils, c'était son amour, sa pensée unique, sa raison de vivre... Peut-être s'illusionnait-elle en escomptant une amélioration possible de l'état d'Étienne. Mais notre affection ne nous

fait-elle pas espérer contre toute espérance, même en face de la mort, quand il s'agit d'un être très cher?

L'angoisse de M^{me} Nexon était trop vive pour ne pas me toucher profondément. Je ne pus que lui promettre de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour la guérison de son fils.

Elle m'étreignit de nouveau les mains, avec tant de cordialité que j'en fus émue jusqu'aux larmes.

Ce n'était plus la femme majestueuse et un peu glacée qui m'avait accueillie la veille au soir. C'était une mère désolée, suppliante et toute soulevée de reconnaissance.

Ainsi le « fou », dont je croyais vivre loin, devint-il le compagnon de presque toutes mes récréations.

M^{me} Nexon fut, je dois le dire, d'un tact parfait à mon égard.

Songeant plus que moi-même aux médisances que nos promenades journalières dans le parc auraient pu provoquer, elle s'astreignit à être presque toujours avec nous.

Précaution bien inutile, d'ailleurs : les mauvaises langues du village avaient déjà commencé à me déchirer... La « demoiselle », qui jouissait de la vie agréable du château, leur inspirait une jalousie qui ne demandait qu'à mordre.

De la part du pauvre Étienne, je n'avais d'ail-

leurs aucune tentative de galanterie à redouter. C'était un véritable enfant.

Après les premières contraintes que je m'imposai au début, j'arrivai à le considérer comme un petit garçon et à être avec lui comme je l'aurais été avec un frère de Fernande qui eût eu le même âge qu'elle.

Cette familiarité, cette bonne camaraderie, n'amenèrent jamais alors aucun incident.

Etienne était d'une docilité absolue.

Il savait lire et écrire... Quand je désirais être seule avec Fernande, je n'avais qu'à lui donner un livre en le priant de lire, et il lisait tranquillement, sans bouger de place, jusqu'à ce que j'aie lui retirer le livre.

Il était vrai que ce malheureux garçon avait un excellent cœur. L'émotion qui le gagnait parfois à la lecture des malheurs de certains personnages était si vive qu'il lui arrivait de pleurer et de sangloter.

Je m'abstins donc bientôt de lui donner à lire aucune histoire dramatique, et je m'efforçai, au contraire, d'égayer son pauvre esprit par des récits amusants.

Je m'aperçus ainsi que vraiment son intelligence n'était pas entièrement fermée, et je commençai à croire que les espérances de M^{me} Nexon n'étaient pas toute illusion : certaines conyer-

sations, que je pus tenir avec lui, prouvaient que d'heureux changements s'opéraient dans son cerveau.

IV

Un an s'était passé depuis mon arrivée à Aubazine.

La vie y continuait, toujours pareille à celle des premiers jours, sans que je songeasse à me plaindre de cette monotonie. M^{me} Nexon se montrait de plus en plus affectueuse à mon égard.

Sa reconnaissance pour le bien que je faisais à son fils, ou du moins qu'elle attribuait à ma présence auprès de lui, éclatait chaque jour davantage.

Je n'étais plus une étrangère dans la maison, mais vraiment comme une fille aînée de M^{me} Nexon.

Les témoignages de cordialité, les élans de la pauvre femme vers moi étaient si fréquents et si tendres que j'en étais même quelquefois gênée...

Je sentais les yeux de Fernande, ses grands yeux profonds et rêveurs, ouverts avec étonnement sur ces manifestations excessives.

Un jour, elle me dit tristement :

— Vous êtes gentille, vous... Petite mère vous aime plus que moi...

— Fernande, m'écriai-je, comment pouvez-vous penser une chose pareille ! Il est vrai que votre mère est très gentille pour moi, et j'en suis bien heureuse, car, moi non plus, je n'ai nulle part aucun parent qui m'aime, et cette bonne affection me fait du bien... Mais vous, ma chère petite, vous êtes son enfant, par le cœur tout au moins, sa vraie enfant !

Elle secoua la tête et répliqua :

— Je sais bien... Je ne lui en veux pas. Je suis bien contente ainsi... Moi, je vous aime comme une grande sœur. J'ai peur seulement que vous ne m'aimiez pas autant que je vous aime.

En disant cela, elle avait visiblement envie de pleurer.

Je l'embrassai et la consolai de mon mieux en lui disant de chasser ses sottés jalousies.

Mais elle me dit encore un mot profond qui me démontra combien sa jeune âme était déjà observatrice :

— Je ne suis pas jalouse, Mademoiselle... C'est vrai que vous êtes plus utile à Etienne que moi !

C'était là en effet la raison de toute l'affection que me témoignait M^{me} Nexon. Fernande le discernait plus nettement que moi-même.

M^{me} Nexon n'avait qu'une pensée unique : son fils.

Son amour pour lui, augmenté de toute la pitié que lui inspirait son infirmité, se serait reproché comme une ingratitude toute tendresse dont il n'aurait pas été le centre et le but...

C'était pour lui que le château d'Aubazine avait été transformé à grands frais.

C'était pour lui que M^{me} Nexon était venue s'enfermer dans cette solitude, pour lui que Fernande, au lieu d'être mise en pension, avait été condamnée à vivre sans petites amies.

Pour lui, peut-être aussi, que moi-même j'avais été appelée de Paris!

Mais je m'étais habituée à cette vie confortable et sans souci. Je trouvais de réelles satisfactions dans mes conversations intimes avec Fernande à qui je m'attachais de plus en plus.

La pensée de me séparer d'elle me causait un inexprimable chagrin. Je sentais très vivement qu'elle-même aurait cruellement souffert de mon départ.

Le château sans moi lui aurait paru un mortel exil...

L'idée de quitter Aubazine ne pouvait donc me venir à l'esprit.

J'avais en outre généralement l'amitié des domestiques, pour qui je m'étais toujours montrée douce et bienveillante.

Une vieille femme de chambre, du nom de Françonnette, m'avait prise en particulière affec-

tion. Quand l'occasion se présentait, elle s'attardait volontiers à « un brin de conversation » avec moi.

Ma bonne volonté à l'écouter encourageait ses confidences ; elle n'avait aucun secret pour moi.

Mariée jeune à un méchant ivrogne qui l'avait battue, puis abandonnée, mère d'une fille à moitié idiote qui, heureusement, était morte en bas âge, elle se trouvait très heureuse de l'asile que lui offrait le château.

Elle professait d'ailleurs un véritable culte pour sa maîtresse : elle était de l'étoffe de ces domestiques d'autrefois qui faisaient partie de la maison au même titre que les pierres dont elle était bâtie !

Mais Françoïnette ne partageait pas les illusions de M^{me} Nexon au sujet d'Étienne.

— Pauvre Madame, me disait-elle, elle croit qu'il guérira ! Mais y a point de remède, à cette calamité ! Moi qui l'ai connu tout petit, je ne trouve pas qu'il soit amélioré... Tout ce que racontent les médecins, c'est des histoires pour attraper de l'argent...

Cependant, je viens de vous dire que, dans une certaine limite, j'inclinai plutôt vers l'opinion de M^{me} Nexon.

Soit que je me fusse habituée à le comprendre, soit qu'il y eût réellement progrès en lui, il me semblait sensiblement moins dément

que durant les premiers jours de mon arrivée au château.

Aussi, quand M^{me} Nexon m'apporta, tout émue, un beau soir, la réclame faite par un médecin de Limoges qui affirmait avoir découvert le moyen de guérir la folie dans cinquante pour cent des cas, je ne songeai pas du tout à la dissuader d'entrer en relations avec cet admirable docteur.

Au contraire, je l'engageai de toutes mes forces à essayer de ce nouveau traitement.

Ce soir-là, M^{mo} Nexon m'embrassa avec transport.

— Oh ! s'il guérissait ! S'il guérissait ! s'écria-t-elle. Quelle joie ! Quel bonheur ! Il pourrait se marier... Il serait heureux. Et il ferait le bonheur de celle qu'il épouserait, Il est si bon ! si gentil !...

Comme cette perspective d'un mariage pour Etienne me surprenait, M^{mo} Nexon s'en aperçut et un nuage de tristesse passa sur sa belle explosion d'espérance.

— Ne croyez-vous pas qu'il puisse se marier, une fois guéri ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, si ! répondis-je évasivement.

Son visage se rasséréna. Elle reprit, confiante :

— N'est-ce pas ? Il me semble qu'une jeune fille qui le connaîtrait, qui saurait combien il est bon et doux, consentirait à l'épouser ?...

Cette fois, je ne répondis pas.

Les paroles câlines de M^{me} Nexon me paraissaient inspirées par des intentions inavouées à mon sujet.

J'étais la seule jeune fille qui connût Etienne; à quelle autre eût-elle fait allusion?

Je me sentis froissée de cette facilité à disposer de moi que s'accordait M^{me} Nexon.

Mais la pauvre mère ne méritait pas que je lui gardasse rancune : c'était l'amour de son fils qui l'aveuglait et inspirait inconsciemment toutes ses pensées.

Elle entra immédiatement en correspondance avec le D^r Caulejac. Puis celui-ci l'ayant priée de venir s'entendre directement avec lui, elle se rendit à Limoges.

Elle en revint littéralement folle de joie.

Le D^r Caulejac était un savant éminent, un homme de dévouement et d'abnégation... Sa clinique était luxueusement établie dans un ancien couvent racheté par lui et transformé selon les derniers perfectionnements du confort et de l'hygiène.

Sur une hauteur, entourée d'un grand parc, elle était munie de tous les instruments de traitement hydrothérapique ou électrique les plus nouveaux.

Mais ce qu'il y avait d'original, c'était la méthode même du D^r Caulejac.

Au lieu d'appliquer à tous ses malades à peu près indistinctement le même traitement, il les soignait chacun selon son tempérament et son déséquilibre particuliers.

Il avait montré à M^{me} Nexon plusieurs lettres de parents enthousiasmés qui le remerciaient de la guérison quasi miraculeuse des enfants confiés à ses soins.

Un de ses anciens malades, devenu ingénieur, lui avait même écrit de Belgique, où il dirigeait une usine métallurgique, pour lui témoigner lui-même toute sa reconnaissance et lui déclarer qu'il n'oublierait jamais que c'était à lui qu'il devait sa brillante situation.

Un seul revers à cette merveilleuse exposition, c'était le prix des soins : la clinique Caulejac ne pouvait recevoir de malades à moins de trois mille francs par mois.

Le grand nombre d'aides, hommes ou femmes, spécialisés et instruits, qu'exigeait sa méthode de traitement rendait ce prix élevé à peine rémunérateur pour le D^r Caulejac.

A l'entendre, il faisait avant tout œuvre d'humanité.

Mais l'espoir surexcité de M^{me} Nexon ne lui laissait plus sa faculté de jugement ordinaire.

— C'est un saint ! me répétait-elle. Un saint Vincent de Paul qui serait en même temps un homme de science. Il est regrettable, évidem-

ment, que sa clinique ne soit pas à la portée de toutes les fortunes. Mais puisque je suis riche, il est naturel qu'Étienne profite de cette chance... Et s'il guérit — ce dont je ne doute plus, maintenant, — je paierai à perpétuité trois mille francs par mois au D^r Caulejac pour qu'il puisse soigner gratuitement des malades pauvres. Cela, je le promets absolument.

Il était certain que les références montrées à M^{me} Nexon étaient impressionnantes. Sans y ajouter une foi aussi complète qu'elle, je m'y laissai néanmoins prendre aussi, et c'est en toute sincérité que je la félicitai.

V

Une des conditions imposées par M. Caulejac, et dont, à son avis, dépendait la guérison de ses malades, était qu'ils fussent complètement soustraits aux relations qu'ils avaient eues jusqu'à leur entrée dans son établissement.

Il prétendait par là détacher leur esprit des nuages où ils s'étaient complus et pénétrer de

la sorte plus facilement leur mentalité « ramenée à l'état de nature », C'était une de ses expressions.

C'était un grand chagrin pour M^{me} Nexon que cette séparation absolue, dont la durée ne devait pas être moindre de trois mois. Mais elle eût donné sa vie pour la guérison d'Étienne et elle conserva assez de fermeté pour lui dissimuler ses larmes.

Le jour de son départ, cependant, il me sembla que le pauvre garçon se rendait vaguement compte d'un événement insolite en préparation.

Ordinairement, il suivait sa mère en voiture sans manifester aucune surprise, quelle que fût l'heure à laquelle elle l'emmenât. Je vous ai dit qu'il était d'une docilité parfaite.

Peut-être vit-il l'émotion que Fernande, malgré tous ses efforts, ne pouvait cacher. Ce fut avec une tendresse plus vive que de coutume qu'il l'embrassa.

Une sorte de gémissement rauque sortit de sa gorge.

Ses yeux mobiles se promenèrent un moment sur le parc, puis brusquement il sauta dans la voiture, et, se réfugiant dans le fond, il refusa désormais de se laisser voir...

Je me souviens toujours de son regard quand je m'approchai pour dire adieu à M^{me} Nexon qui était montée à son tour : c'était un regard

de détresse et d'effarement comme jamais encore je ne lui en avais connu.

La voiture partie, je revins à Fernande.

Elle pleurait à chaudes larmes.

Françoquette, à côté d'elle, le cœur très gros aussi, s'essuyait les yeux avec un coin de son tablier...

— Pauvre Monsieur ! murmura-t-elle. Pourvu qu'ils ne le rendent point furieux !

— Oh ! gémissait Fernande, petite mère ne devrait pas le laisser tout seul... J'ai bien vu qu'il avait de la peine... On dirait qu'il devine... Ce sera bien pis quand il n'aura plus personne de nous autour de lui ! Ce qui lui faisait du bien ici, c'était d'être heureux... Là-bas... !

Elle ne put achever. Elle éclata en sanglots.

Je m'efforçai de les consoler toutes les deux. Il ne fallait pas, pour de la sensiblerie, renoncer à soigner Etienne. Trois mois seraient bien vite passés. Puis on aurait de ses nouvelles par le D^r Caulejac. Celui-ci avait un secrétaire qui correspondait presque quotidiennement avec les familles de ses malades. Si Etienne était vraiment trop malheureux, et que l'on vît que le chagrin compromettait sa guérison, certainement on en informerait tout de suite M^{me} Nexon.

Chose curieuse, l'absence de ce pauvre être inutile fut plus sensible peut-être que ne l'eût

été celle de n'importe quel autre habitant du château.

Il était tellement le centre de la vie que, lui parti, la vaste maison sembla vide et triste.

Fernande, surtout, qui avait en lui un inlassable et toujours docile compagnon de jeux, se trouva plus seule qu'elle ne l'avait jamais été.

M^{me} Nexon, à qui je fis remarquer la tristesse de l'enfant, en lui proposant de rechercher pour elle la société d'autres fillettes de son âge, me montra une fois de plus quelle place démesurée tenait dans son cœur son affection pour Étienne.

— Ce serait indigne, me dit-elle, que Fernande choisît pour s'amuser davantage le temps de l'absence de son malheureux frère...

M^{me} Nexon consentit pourtant, quelques semaines plus tard, en constatant la pâleur et l'amaigrissement de Fernande, à lui laisser fréquenter, une ou deux fois par semaine, de petites paysannes des environs.

Cela remit des couleurs aux joues de la chère petite et de la joie dans ses yeux, et le temps sembla couler plus vite dans notre solitude.

M^{me} Nexon était revenue de Limoges à la fois enthousiasmée et désespérée.

Elle était persuadée de la prochaine guérison de son fils, et, en même temps, elle ne pouvait s'habituer à cette séparation.

Vingt fois par jour elle me parlait de lui. Il

était d'ailleurs le but unique de nos conversations, et il était rare que nos entretiens finissent sans une explosion de larmes chez la pauvre femme.

En vain le jeune curé, qui venait alors d'être nommé à Aubazine, essaya-t-il de modérer l'exaltation déraisonnable de cette affection et d'amener M^{me} Nexon à des sentiments de résignation chrétienne.

L'amour maternel de cette malheureuse devenait une sorte d'idolâtrie.

A certaines heures, on sentait qu'elle aurait sacrifié non seulement sa propre vie, mais celle de Fernande et de tous ceux qui l'entouraient pour la guérison d'Etienne.

Tous les jours elle écrivait au D^r Caulejac de longues lettres de huit ou dix pages, toutes pleines de ses angoisses et de ses espérances.

En échange, elle recevait, quotidiennement aussi, les bulletins de M. Roujoux, le secrétaire de la clinique.

Ils contenaient cinq ou six lignes au plus et étaient rédigés généralement comme ceci :

Etat général très bien. Pas de fièvre. Examen d'hier matin sans résultat. Examen d'hier soir favorable. Bon espoir.

Sur ces vagues renseignements, M^{me} Nexon bâtissait les plus merveilleuses espérances.

Que de châteaux en Espagne, durant ces trois mois !

La fin de cette période, M^{me} Nexon la vécut dans une sorte de fièvre.

Un incident qui se produisit à la Noël — Etienne avait quitté le château vers le milieu d'octobre — acheva de porter à son comble l'exaltation de la pauvre mère.

Une paysanne d'Aubazine, du nom de Miasson, ayant été, à l'occasion de cette fête, visiter des neveux qui habitaient Limoges, déclara, à son retour, avoir rencontré M. Mancel se promenant seul dans une rue de la ville.

Cette femme apportait fréquemment à la maison du beurre ou du fromage de ses chèvres : elle avait eu maintes occasions de voir Etienne. Son témoignage était précis. Elle affirma à Françonnette qu'elle était sûre de l'avoir reconnu et qu'il paraissait vraiment guéri.

En tout cas, il semblait n'être accompagné de personne.

Par Françonnette, ce bruit arriva sans retard aux oreilles de M^{me} Nexon.

La brave femme de chambre, si incrédule jusque-là, admit sans hésitation l'affirmation de la femme Miasson et se précipita pour nous annoncer à toutes cette heureuse nouvelle.

M^{me} Nexon voulut entendre elle-même cette brave paysanne, et, convaincue à son tour, elle

ne douta plus de la guérison. Elle était sur le point de partir pour Limoges : mes instances la retinrent. Je ne pouvais croire à un succès si complet et si prompt : pour moi, la femme Miasson avait été trompée par une ressemblance.

Je suppliai M^{me} Nexon de télégraphier au D^r Caulejac : il serait temps, à la réponse, de se rendre à Limoges, si Etienne était vraiment guéri.

M^{me} Nexon consentit à suivre mon conseil. Elle expédia un long télégramme à la clinique, racontant la rencontre de la villageoise d'Aubazine et implorant une explication détaillée.

Le cocher qui porta cette dépêche à Brive devait attendre au bureau du télégraphe la réponse du docteur.

Il la rapporta ici à onze heures du soir.

M. Caulejac déclarait que le fait rapporté par la femme Miasson pouvait être exact, car, en effet, la santé d'Etienne étant grandement améliorée, il avait voulu tenter l'expérience et lui avait donné une heure de liberté complète, tout en le faisant surveiller sans qu'il s'en aperçût.

Ce télégramme annonçait une lettre complémentaire.

Elle arriva deux jours plus tard. Elle confirmait de tous points les heureuses nouvelles. Elle demandait néanmoins qu'Etienne fût laissé en-

core quelque temps à la clinique pour parachever sa guérison.

Le docteur prévoyait d'ailleurs des rechutes possibles et exprimait l'espoir qu'en considération du bon succès du traitement M^{me} Nexon n'hésiterait pas à lui confier de nouveau son fils si c'était nécessaire.

En *post-scriptum*, M. Caulejac priait M^{me} Nexon de lui adresser désormais directement à lui-même sa correspondance, M. Roujoux, son secrétaire, ayant quitté et n'étant pas encore remplacé.

A la lecture de cette lettre, je crus que la malheureuse mère perdait la tête à son tour, tant la joie la bouleversa. Pendant quelques jours, elle ne se posséda plus. Elle ne pouvait tenir en place ni rester seule. Il fallait qu'elle criât son bonheur.

Elle écrivait à des parents, oubliés depuis longtemps, des lettres triomphantes d'enthousiasme.

Quelques-unes restèrent sans réponse ; la plupart ne provoquèrent que des compliments sans conviction.

Une cependant attira à M^{me} Nexon des critiques non voilées et des reproches très vifs à sa légèreté.

C'était une vieille tante de M. Nexon qui l'écrivit ; elle déclarait à sa nièce qu'elle ne

comprenait pas de sa part une pareille naïveté et que, sans doute, le D^r Caulejac n'était qu'un charlatan de grand style qui s'entendait à lui dévorer toute sa fortune.

Cette voix lointaine ne pouvait influencer l'esprit exalté de M^{mo} Nexon. J'avoue que moi-même je trouvais étrange la brutalité d'appréciation de cette vieille dame.

— Elle est jalouse, me dit M^{mo} Nexon. Elle sait que Fernande n'a pas le sou, et elle espérait bien qu'Étienne demeurerait fou... Fernande héritait ainsi de toute ma fortune... La guérison d'Étienne déjoue ses espérances.

VI

Le grand jour du retour d'Étienne arriva enfin.

Il fut précédé d'une longue lettre de M. Caulejac contenant toutes sortes de recommandations.

Il faudrait accueillir le guéri sans de trop vives manifestations de joie, éviter de lui parler

de sa démente passée, empêcher même que par aucune question rien de ce qui se rattachait à ce passé de ténèbres fût évoqué dans sa mémoire.

Si lui-même interrogeait, il était bon de lui répondre et de suivre sa pensée, mais il ne fallait pas chercher à la devancer.

Une surveillance active devait être exercée à ce sujet sur les domestiques.

Il n'y avait d'ailleurs aucun inconvénient à le laisser lire les livres et journaux auxquels il prenait de l'intérêt.

L'essentiel serait pour lui de n'avoir aucune secousse morale trop forte au début de son nouveau séjour au château et de continuer à y suivre le régime alimentaire et hygiénique indiqué.

Suivait une longue série de prescriptions relatives aux promenades, aux bains, à la nourriture du nouveau guéri.

M^{me} Nexon remarqua avec une joie enfantine que le gibier et les vins vieux n'étaient pas exclus de l'alimentation de son cher enfant.

— Ah ! à la bonne heure ! s'écria-t-elle. Ce docteur n'est pas comme tous ses collègues imbéciles qui condamnaient le pauvre Etienne à l'eau et aux pâtes d'Italie !

Cet admirable médecin poussa le dévouement jusqu'à accompagner Etienne à Aubazine pour

le retour et parer aux imprudences qui pourraient être commises à l'égard de ce « fragile convalescent » : c'était son mot.

M^{me} Nexon se rendit naturellement à la gare pour recevoir son fils. Mais ni Fernande ni moi ne l'accompagnâmes, afin d'éviter le plus possible à Etienne des émotions trop violentes.

Nous ne devions pas même paraître attendre son arrivée.

Ce matin-là nous nous promenâmes donc toutes les deux dans le parc jusqu'à l'heure du déjeuner.

Quand nous entendîmes les grelots de la voiture qui revenait de Brive, nous gagnâmes seulement un petit bosquet situé près de l'allée qu'elle devrait suivre et d'où l'on descendrait.

L'émotion de Fernande était telle qu'elle me gagnait moi-même et que mon cœur battait, je crois, aussi fort que le sien... La main dans la main, nous observions en frémissant.

La vue d'Étienne nous jeta dans une joie inexprimable. Presque aussi incapables de parler l'une que l'autre, nous nous embrassâmes avec transport.

Étienne, souriant à sa mère, promenait sur tout le parc un regard étonné et ravi, dont aucun égarement ne semblait ternir la pureté...

Quand il mit pied à terre devant le château, il considéra longtemps la façade, le perron, les

massifs de houx verts que, sans doute, il reconnaissait.

Le D^r Caulejac, grand, maigre, les yeux vifs derrière son lorgnon cerclé d'or, faisait derrière lui signe à M^{me} Nexon de ne rien dire. C'était évidemment pour Etienne un instant critique que cette rentrée dans le cadre de sa vie passée.

Mais il traversa victorieusement cette épreuve et, de lui-même, monta les degrés du perron.

M^{me} Nexon, enthousiasmée, le suivait comme en extase. De notre cachette, nous les accompagnions du regard : nous les vîmes disparaître dans la maison...

Nous brûlions de savoir comment il se comporterait en face des objets familiers parmi lesquels il avait toujours vécu et si quelque incident désastreux ne ruinerait pas d'un coup le frêle édifice de sa guérison. Mais la consigne nous maintint dans le parc.

Je sus seulement par Françonnette, quelques instants après, que tout s'était passé le mieux du monde.

Dans le vestibule, Etienne s'était attardé devant les jouets de Fernande, puis, ouvrant les portes les unes après les autres, il avait fait comme une visite générale de la maison...

Il paraissait reconnaître chaque pièce et la saluait d'un sourire.

Deux méprises laissaient voir cependant que

sa mémoire demeurerait encore un peu vague : au cours de sa tournée, il avait ouvert la porte d'un lieu qu'on n'a pas l'habitude de fréquenter en compagnie... Son vif mouvement de recul démontrait sa surprise... Il avait été d'ailleurs le premier à en rire.

Au premier étage, il avait également pénétré dans ma chambre sans paraître s'apercevoir de l'inconvenance de sa présence.

Cela ne s'expliquait que par l'imprécision de ses souvenirs — c'était ce que je supposais — ou par la persistance chez lui d'une ingénuité enfantine qui aurait tendu à prouver que sa guérison n'était pas aussi complète qu'on le pensait.

Françonnette, qui l'avait observé de près dans toutes ses attitudes, était portée à cette dernière hypothèse.

Il avait néanmoins témoigné à sa mère une tendresse plus réservée, à ce point de vue-là.

— Il a l'air d'un vrai homme, maintenant, avait déclaré le cocher.

Ce fut mon impression quand je le revis à l'heure de midi.

Il était déjà à table quand j'entrai avec Fernande dans la salle à manger.

Il se leva aussitôt, me fit un salut du corps tel que le plus mondain des « gentlemen » n'aurait pu faire mieux, me tendit la main et me dit d'un ton plein d'aisance :

— Je suis charmé de vous revoir, Mademoiselle.

Puis il embrassa Fernandé sur le front en murmurant :

— Chère petite sœur !...

Fernandé me parut un peu glacée par cet accueil cérémonieux. Elle s'attendait sans doute à une plus vive expansion de la part d'Étienne.

Assise à côté de moi, elle me souffla à voix basse à l'oreille, un moment plus tard, pendant que l'attention du jeune homme était attirée par la conversation de M. Caulejac.

— Comme il est sérieux, maintenant ! Ce n'est plus un enfant.

Il écoutait, en effet, ce que disait le docteur d'un air qui dénotait une intelligence parfaitement consciente.

M^{me} Nexon, elle, n'écoutait et ne voyait que son fils. Ses yeux ravis ne le quittaient pas. Quand Étienne les rencontrait du regard, il souriait affectueusement, et ce sourire irradiait encore plus la physionomie de l'heureuse mère.

Il parlait d'ailleurs fort peu, répondant seulement par quelques mots aux interrogations du docteur.

De crainte de contrevenir aux consignes et de provoquer une crise néfaste, aucune de nous ne lui adressait la parole.

Ce ne fut qu'au dessert que Fernandé, surex-

sa mémoire demeurait encore un peu vague : au cours de sa tournée, il avait ouvert la porte d'un lieu qu'on n'a pas l'habitude de fréquenter en compagnie... Son vif mouvement de recul démontrait sa surprise... Il avait été d'ailleurs le premier à en rire.

Au premier étage, il avait également pénétré dans ma chambre sans paraître s'apercevoir de l'inconvenance de sa présence.

Cela ne s'expliquait que par l'imprécision de ses souvenirs — c'était ce que je supposais — ou par la persistance chez lui d'une ingénuité enfantine qui aurait tendu à prouver que sa guérison n'était pas aussi complète qu'on le pensait.

Françonnette, qui l'avait observé de près dans toutes ses attitudes, était portée à cette dernière hypothèse.

Il avait néanmoins témoigné à sa mère une tendresse plus réservée, à ce point de vue-là.

— Il a l'air d'un vrai homme, maintenant, avait déclaré le cocher.

Ce fut mon impression quand je le revis à l'heure de midi.

Il était déjà à table quand j'entrai avec Fernande dans la salle à manger.

Il se leva aussitôt, me fit un salut du corps tel que le plus mondain des « gentlemen » n'aurait pu faire mieux, me tendit la main et me dit d'un ton plein d'aisance :

— Je suis charmé de vous revoir, Mademoiselle.

Puis il embrassa Fernandé sur le front en murmurant :

— Chère petite sœur !..

Fernandé me parut un peu glacée par cet accueil cérémonieux. Elle s'attendait sans doute à une plus vive expansion de la part d'Étienne.

Assise à côté de moi, elle me souffla à voix basse à l'oreille, un moment plus tard, pendant que l'attention du jeune homme était attirée par la conversation de M. Caulejac.

— Comme il est sérieux, maintenant ! Ce n'est plus un enfant.

Il écoutait, en effet, ce que disait le docteur d'un air qui dénotait une intelligence parfaitement consciente.

M^{me} Nexon, elle, n'écoutait et ne voyait que son fils. Ses yeux ravis ne le quittaient pas. Quand Étienne les rencontrait du regard, il souriait affectueusement, et ce sourire irradiait encore plus la physionomie de l'heureuse mère.

Il parlait d'ailleurs fort peu, répondant seulement par quelques mots aux interrogations du docteur.

De crainte de contrevenir aux consignes et de provoquer une crise néfaste, aucune de nous ne lui adressait la parole.

Ce ne fut qu'au dessert que Fernandé, surex-

citée par le vin de Frontignan qu'elle aimait beaucoup et que, dans l'inattention générale, on lui avait servi comme à une grande personne, s'enhardit à interpeller joyeusement son frère.

Il répondit d'abord avec une condescendance amusée, et vraiment sa contenance était du plus heureux augure lorsque, à une question de sa petite sœur, il demeura soudain bouche bée.

— Te souviens-tu, s'écria-t-elle, de ta cachette dans le grand cèdre?

Elle faisait allusion à un vieil arbre dans le tronc creux duquel, pendant longtemps, Etienne avait eu la manie de cacher certains objets qu'on cherchait ensuite vainement dans la maison.

Mais ce souvenir avait sans doute disparu de sa mémoire, car il ne répondit pas.

Au contraire, son visage exprima un effort intérieur douloureux, tandis que ses yeux se mettaient à rouler dans tous les sens avec vivacité.

A cette vue, Fernande comprit sa sottise, que les regards furibonds de M^{me} Nexon et les gestes expressifs du docteur lui reprochaient d'ailleurs énergiquement, et elle éclata en sanglots.

— Ce ne sera rien, dit à mi-voix le docteur à M^{me} Nexon.

Puis, se levant et regardant avec autorité le pauvre malade, il dit :

— Allons, monsieur Mancel... Voulez-vous me faire le plaisir de me montrer votre propriété?

Cette parole calme parut apaiser le trouble d'Etienne. Il cessa de tourner ses yeux dans leurs orbites et, se levant à son tour, répondit :

— Oui, Monsieur, volontiers...

Puis, s'adressant à M^{me} Nexon :

— Tu viens avec nous, maman?

Cette question était une prière à laquelle M^{me} Nexon acquiesça avec bonheur...

Et ils sortirent tous trois, non sans qu'elle eût foudroyé du regard l'imprudente Fernande qui, toute rouge de honte et de désespoir, s'était jetée dans mes bras pour sangloter.

Cette crise n'eut pas de suite. Quelques instants plus tard, Françolette vint nous dire que M. Etienne avait retrouvé son « bon sens » et que M^{me} Nexon nous attendait dans le jardin.

Seulement, elle nous recommandait, de la part du docteur, de ne poser aucune question à Etienne sur le passé. Il fallait à tout prix éviter de fatiguer sa mémoire en l'interrogeant sur des faits survenus à l'époque où il ne possédait pas la lucidité de son esprit.

Par contre, il n'y avait aucun inconvénient à lui raconter ces événements d'autrefois par le menu : tout ce qui le ferait rentrer sans effort dans ses souvenirs devait lui être plutôt favorable.

C'était une sorte de rééducation de sa mémoire qu'il s'agissait de faire, en somme. Elle exigerait pendant quelque temps des précautions et du tact ; mais le résultat n'en pouvait être qu'excellent : le D^r Caulejac l'affirmait.

Durant plusieurs jours, nous nous efforcâmes donc toutes de raconter devant Etienne les scènes, plus ou moins banales, auxquelles il avait pris part jadis : là, on avait joué au croquet ; ici, il était tombé dans un talus sans se faire de mal ; à cet endroit, il aimait s'asseoir pour entendre les histores naïves de Fernande ; à tel autre, il avait été mordu par un chien dont il avait délivré bravement sa petite sœur...

Peut-être ce dernier souvenir avait-il laissé une trop vive impression dans son esprit, car le docteur, avec qui il faisait une promenade particulière chaque matin et chaque après-midi, nous recommanda de lui éviter absolument l'approche de tout animal de cette espèce.

En conséquence, Fernande, à qui on avait promis un caniche quelque temps auparavant, dut faire le sacrifice de cette petite joie.

Elle le fit de grand cœur, tout heureuse même de souffrir quelque chose pour la guérison totale de son frère.

Elle était pourtant attristée parfois. En général, elle riait moins.

Il semblait que le retour d'Etienne, qu'elle

avait attendu cependant avec tant d'impatience, eût fait fuir sa belle gaieté d'antan.

Sur mon insistance, elle m'avoua un jour la cause de cette vague tristesse : c'était le changement même d'Étienne.

Avant sa guérison, il était pour elle un gentil et inlassable compagnon de jeux. Ses grands yeux s'éclairaient de joie rien qu'en la voyant.

Maintenant, il était plus froid, plus lointain... Elle sentait qu'il ne se réjouissait plus de sa présence. A certains moments, elle avait conscience de l'importuner.

Elle résuma toutes ses impressions en un mot que je me rappelai douloureusement plus tard :

— Il me semble qu'Étienne m'aimait mieux quand il était fou...

Pauvre enfant ! On aurait dit qu'elle avait alors le pressentiment de la réalité !

Sa mort tragique devait lugubrement le confirmer quelques mois plus tard.

Le D^r Caulejac partit au bout de la semaine, sans qu'aucune crise nouvelle se fût produite en son malade.

Il avait demandé à M^{mo} Nexon de vouloir bien le tenir au courant des progrès ou des reculs de la guérison de son fils.

Celui-ci, qui gardait une vive affection pour M. Caulejac, devait lui écrire aussi de temps en temps.

Les bribes d'instruction qu'il avait jadis reçues s'étaient, en effet, complétées extraordinairement en ces derniers temps.

Pour tout ce qui était nouveau, il avait une mémoire impeccable, et ce qu'on lui avait dit une fois, il ne l'oubliait plus.

Ainsi, il paraissait tout à fait digne de suivre la voie de l'ancien dément guéri par la clinique Caulejac et qui était devenu ingénieur en Belgique.

Quelques faits bizarres semblèrent prouver néanmoins que sa mentalité n'était pas encore d'une solidité parfaite.

Ainsi, un matin, Françonnette me raconta, tout effarée, qu'elle venait de trouver, dans le placard de la chambre de M. Étienne, toutes ses chaussures en lambeaux : à coups de ciseaux, il les avait toutes mises en pièces.

Elle en avait sur-le-champ rendu compte à M^{me} Nexon. Celle-ci était accourue, mais, voyant la surexcitation d'Étienne, toujours manifestée par ses mouvements rapides d'yeux en tous sens, elle ne lui avait fait aucune observation.

A table seulement, ayant déclaré qu'elle irait à Brive lui commander quelques paires de bottines chez Thierry — c'était le cordonnier du château, — il poussa un grognement brutal.

— Non ! Je ne veux plus de souliers de chez

Thierry !... Et je ne veux plus de chaussures sur mesure !...

Et ses yeux égarés roulèrent un instant...

Nous étions toutes palpitantes d'émotion et d'angoisse lorsque ses regards se fixèrent sur sa mère, s'adoucirent, s'éclairèrent, et il murmura :

— J'irai avec toi, maman.

Une des plus ferventes recommandations du docteur était de ne jamais le contrarier sans nécessité absolue.

M^{me} Nexon acquiesça donc aussitôt.

Fernande, pour qui une promenade à Brive était toujours un grand plaisir, implorait sa mère du regard.

Ce fut Etienne lui-même qui décida celle-ci :

— Emmène Fernande, dit-il... Ça l'amusera...

Et se tournant vers moi :

— Et Mademoiselle aussi, si ça lui fait plaisir.

Il dit cela galamment, avec une expression d'amabilité intelligente qui démentait la brutalité égarée de l'instant précédent.

Ce contraste prouvait l'extraordinaire rapidité avec laquelle son esprit retombait dans sa démente ou en ressortait victorieux.

Il y avait là un phénomène du plus heureux augure, la durée des crises devant, au dire du docteur, être de plus en plus réduite.

Ce prompt retour à la clarté effaça vite la triste impression que nous venions de subir, et ce fut une promenade charmante que notre petit voyage en voiture à Brive.

Il faisait une belle et claire journée d'hiver. La campagne ensoleillée semblait répondre à notre joie.

Fernande, enhardie par l'air de santé d'Etienne, le taquinait gaiement ; il répondait à ses plaisanteries sans embarras et parfois avec une pointe d'esprit qui nous faisait rire toutes les trois.

M^{me} Nexon était comme folle de bonheur.

A chaque instant, elle me serrait la main ou me jetait un coup d'œil significatif pour me faire remarquer la lucidité d'Etienne.

Il s'intéressait à tout ce qu'il voyait. Il s'informa du nom des sites que nous traversions ou apercevions sur la route : le Jayle, Puymaret, Malemort...

Il me parut alors, pour la première fois, qu'il accordait à mes paroles une attention plus vive qu'à celles de sa mère ou même de Fernande.

Ses yeux s'arrêtaient sur moi avec une complaisance visible.

Le traitant toujours en malade ou en enfant, je ne prêtai pas tout de suite attention à son manège. Mais son insistance finit par me frapper, et je soutins à plusieurs reprises son re-

gard... Il était en face de moi, c'était facile.

Je fus vraiment saisie d'une émotion indicible.

Ce n'étaient pas des yeux troubles et mornes qui me regardaient : c'étaient des yeux clairs, expressifs et... amoureux.

Je ne saurais vous faire comprendre le frisson que cette découverte fit courir dans tout mon corps.

Cependant aucune parole hasardée n'échappa à ses lèvres, et ce n'était pas là le moindre de mes étonnements.

Qu'il eût déjà le tact, la finesse de dissimuler à sa mère et à Fernande un sentiment qu'il semblait, d'autre part, m'avouer à moi-même, c'était l'indice d'une prodigieuse reprise de la maîtrise de son esprit.

Mais alors, comment expliquer la destruction stupide de toutes ses chaussures, quelques heures plus tôt?

Ces réflexions me tenaient perplexe et troublée, lorsque nous arrivâmes à Brive.

Comme il descendait de voiture, au bas de la rue Toulzac, Fernande lui dit en plaisantant :

— Tu ne nous offres pas la main pour nous aider à mettre pied à terre?

Il se retourna aussitôt, et, avec une aisance naturelle, pleine de grâce, il nous tendit la main successivement.

Je frémis à ce moment-là encore, car il me

parut que ses doigts pressaient les miens d'une manière volontairement expressive.

Mais je ne laissai rien paraître de mes impressions, et je me gardai bien, surtout, d'en faire part à M^{mo} Nexon.

Cela me semblait tellement absurde !

Peut-être l'excellente femme m'eût-elle priée de quitter le château... Et j'avais si bien pris l'habitude d'y vivre comme chez moi, j'avais une si profonde affection pour Fernande, que m'éloigner de cette hospitalière maison pour reprendre la triste recherche d'un moyen d'existence m'aurait été à la fois un grand chagrin et un cruel souci.

La suite de notre après-midi à Brive et notre retour n'amenèrent d'ailleurs aucun incident, si ce n'est que, chez le chapelier, Bertrand, où le conduisit sa mère, celui-ci ayant voulu lui faire essayer un chapeau de feutre dur, passé au conformateur suivant ses dernières mesures, il le rejeta brusquement en déclarant qu'il ne voulait porter que des casquettes ou des coiffures d'étoffe molle.

Toujours fidèles à la consigne du D^r Caulejac, nous évitâmes de le contrarier, et, satisfaction ayant été donnée à son caprice, nous revînmes à Aubazine sans qu'il eût fait aucune manifestation nouvelle de bizarrerie.

VII

Les jours suivants, je m'efforçai de l'éviter le plus possible. J'évitais surtout de me trouver en tête à tête avec lui.

Pour cela, Fernande m'était d'un grand secours ; mais sa présence déplaisait visiblement à Etienne. J'eus plus d'une fois l'occasion de le constater.

Il lui arriva même, un jour que nous étions tous trois seuls dans le parc, par une après-midi ensoleillée, d'envoyer Fernande à la maison sous le prétexte d'aller lui chercher un livre... Je crus deviner son intention, et, oubliant cette fois les recommandations du D^r Caulejac de ne jamais le contrarier, je m'empressai d'aller moi-même faire la commission.

Quand je revins, je retrouvai ma chère élève toute confuse et Etienne l'air irrité.

Il me remercia à peine et jeta le livre sur le banc à côté de lui, sans l'ouvrir.

Plus tard, Fernande m'avoua que son frère

lui avait fait de violents reproches pour n'avoir pas couru à la maison quand il le lui avait demandé.

Cette insistance à rechercher des entretiens seul à seule avec moi me paraissait alors vraiment odieuse.

L'obligation de ne pas le contrarier pouvait devenir, en certains cas, contraire aux bienséances les plus élémentaires.

Quelques semaines passèrent cependant sans notable incident.

Sur les conseils de M. Caulejac, on avait mis à sa disposition toutes sortes de journaux et de revues illustrées littéraires, scientifiques ou amusantes... Il devait être laissé un peu seul quand il allait à Brive, rien, au dire du docteur, n'était plus favorable à la consolidation de sa guérison que l'usage de sa liberté...

Les progrès étaient donc merveilleux.

A part quelques irritations subites, presque instantanément apaisées, lorsqu'on le contredisait et quelques bizarreries qu'à la rigueur on aurait pu se contenter de taxer d'originalité, Etienne n'avait plus rien d'un déséquilibré.

Ce fut dans cette période de sa maladie qu'un événement insolite se produisit au château.

Le cocher, qui couchait dans le bâtiment des écuries, constata un matin, en venant comme d'habitude, vers sept heures, faire le salon et

les pièces du rez-de-chaussée, que la porte du perron était ouverte.

Comme Françonnette et la cuisinière ne s'occupaient par ordinairement de cette partie du château, il s'étonna et leur demanda pourquoi elles avaient ouvert.

A leur tour, elles furent très surprises : elles n'avaient ni l'une ni l'autre bougé de la cuisine depuis qu'elles y étaient descendues de leurs chambres.

M^{me} Nexon, Etienne, Fernande et moi-même étions encore au premier, dans nos appartements.

— Vous aurez laissé ouvert, Jean Lucas ! dit Françonnette. Heureusement que Madame ne s'en est pas aperçue : vous auriez reçu un « savon » mérité !...

Mais le cocher n'était pas un galopin distrait. C'était un homme d'une trentaine d'années, sérieux, sobre, et dont une des meilleures qualités était « d'avoir de la tête », selon le dire des autres domestiques.

Il resta donc inquiet et se mit aussitôt à examiner avec attention toute la maison.

Dans le bureau, il eut tout de suite la justification de ses craintes : le coffre-fort était ouvert.

Atterré par cette découverte, le brave cocher

demeura un instant sans parole et sans mouvement.

A Aubazine, de mémoire d'homme, il n'y avait pas eu de vol... La plupart des paysans couchaient leurs portes ouvertes.

Revenu à lui, le brave homme courut à la cuisine prévenir Françonnette et la prier d'avertir immédiatement Madame.

M^{me} Nexon descendit aussitôt.

Elle ne put que constater la disparition d'un certain nombre de billets de banque et de nombreuses valeurs au porteur : elle évalua à quatre-vingt-dix ou cent mille francs le montant du vol.

Elle était incapable de préciser davantage, n'ayant jamais tenu une comptabilité quelconque de ses dépenses et des rentrées de ses rentes ou de ses fermages.

Très riche, très généreuse, elle avait en outre la confiance la plus entière dans la probité de tous ses domestiques.

Elle put facilement se convaincre, d'ailleurs, qu'on s'était servi de sa propre clef pour ouvrir le coffre-fort. Il n'y avait pas de doute possible... Cette clef, d'une forme caractéristique, était encore dans la serrure. M^{me} Nexon constata qu'elle manquait dans son trousseau où elle la portait toujours.

Comment le voleur se l'était-il procurée?

C'était difficilement explicable, en dehors de l'hypothèse d'une complicité dans la maison.

Mais M^{mo} Nexon la rejeta d'emblée, se refusant à mettre en cause l'un quelconque de ses fidèles domestiques.

Elle supposa que, sans s'en être aperçue, elle avait perdu cette clef ou que quelqu'un la lui avait dérobée adroitement dans un de ses derniers voyages à Brive.

En se rappelant ses souvenirs, elle se remémora, en effet, ou crut se remémorer, que chez Bertrand, le chapelier, elle avait déposé un instant son trousseau sur la banquette.

Depuis ce moment, elle n'avait pas eu l'occasion d'ouvrir son coffre-fort ni, par conséquent, de constater la disparition de la clef.

J'avoue que la nouvelle de ce vol me fut extrêmement désagréable : il pouvait en effet venir à l'esprit de quelqu'un, si ce n'était de M^{mo} Nexon elle-même, que j'y étais compromise.

Cette sensation redoubla quand le parquet, prévenu, vint enquêter à Aubazine.

Je fus interrogée avec une insistance qui, dans l'état d'esprit où je me trouvais, me parut dictée par le soupçon.

L'hypothèse de M^{mo} Nexon, que sa clef lui avait été dérobée chez Bertrand par un étranger, paraissait absurde au procureur : comment le

voleur aurait-il deviné que cette clef était celle d'un coffre-fort dont il ignorait l'existence et la place?

Pour l'acquit de leur conscience, les magistrats enquêtèrent néanmoins chez Bertrand. Ce négociant lui-même, établi depuis des années à Brive, était insoupçonnable. L'instruction porta sur ses employés, peu nombreux, et il fallut abandonner cette piste.

On en abandonna également une autre, celle d'un garçonnet d'Aubazine qui avait filé, la nuit même du vol, de chez ses parents ; sa fugue n'avait aucun rapport avec l'affaire du château.

A cette époque, M. Bertillon n'avait pas encore inventé sa merveilleuse méthode de l'examen des empreintes digitales qui a permis de découvrir tant de criminels...

Le mystère qui planait sur ce vol me devint de plus en plus pénible, car je sentis à certains regards de Jean Lucas et de la cuisinière qu'ils me soupçonnaient.

Cette situation me fut tellement intolérable, au bout de quelques jours, que je m'en ouvris à M^{me} Nexon... J'étais si émue en lui adressant ma plainte que je finis par fondre en larmes.

Mais l'excellente femme me reconforta et me consola de son mieux. Elle me déclara que tous les ragots qu'on pourrait tenter contre moi ne la feraient pas changer d'opinion à mon égard,

qu'elle m'avait appréciée et qu'elle m'aimait comme sa fille.

Sur quoi elle m'embrassa maternellement en m'appelant à plusieurs reprises « ma chère enfant ».

Cette tendresse, en cette occasion, me toucha plus que toutes les autres marques d'affection que m'avait témoignées jusque-là M^{me} Nexon. Je lui rendis, à partir de ce jour, une amitié pleine de reconnaissance, et je dirais même de filiale confiance.

L'auteur du vol ne fut pas découvert.

Un agent spécial vint de Paris, soupçonna successivement tout le monde et dut repartir bredouille.

Finalement, le procureur déclara que, selon toute apparence, le voleur ne se ferait reconnaître que par quelque imprudence, et il organisa une surveillance occulte sur tous les gens qui, de près ou de loin, avaient affaire au château...

Comme vous le voyez, il ne comptait plus que sur le hasard pour le mettre sur la piste du malfaiteur.

VIII

Pendant les quelques semaines que dura cette enquête, Étienne se montra d'une nervosité plus grande que précédemment.

Le printemps venait : le D^r Caulejac, consulté par M^{mo} Nexon, attribua au changement de saison l'irritabilité de son ancien malade. Il laissa entendre qu'un séjour d'un mois à la clinique serait peut-être fort utile à Étienne en un pareil moment.

Quelque confiance que M^{mo} Nexon eût dans les lumières de M. Caulejac, il lui répugnait alors au plus haut degré de lui confier de nouveau son fils.

Elle s'était habituée à le considérer comme totalement et définitivement guéri, et c'était pour elle un cruel chagrin que de renoncer à cette persuasion.

Son esprit se révoltait à la seule pensée de la possibilité d'une rechute.

Elle me demanda conseil à ce sujet : je ne

sus que la confirmer dans son idée de garder Étienne au château, car, vraiment, si l'on pouvait se plaindre de son caractère ombrageux, il était difficile de reconnaître chez lui le moindre symptôme d'aliénation mentale. Ce fut encore une occasion pour M^{me} Nexon de me témoigner sa reconnaissance avec effusion.

J'avais fait cependant effort sur moi-même pour ne pas lui conseiller, au contraire, d'éloigner son fils du château, car je me sentais de plus en plus en butte à ses sentiments amoureux qui m'étaient toujours aussi odieux.

Par une pudeur explicable dans ma situation, je n'en avais pourtant jamais révélé un seul mot à sa mère.

Ainsi, la veille du jour où elle sollicita mon avis, il m'avait fait une déclaration brutale.

Nous étions, Fernande et moi, dans notre coin préféré du parc, à l'extrémité d'une allée d'où l'on domine la vallée d'Aubazine du haut de la falaise, lorsque la voix d'Étienne, sortant d'un bosquet voisin, appela Fernande.

Celle-ci courut aussitôt vers son frère.

Je restai donc seule sur mon banc, attendant tranquillement le retour de Fernande, lorsque je vis paraître, dans l'allée, Étienne en personne qui venait à moi.

Je me levai. Il sourit.

— C'est moi, dit-il. J'ai envoyé Fernande au

château. Elle va revenir. Causons en l'attendant, je vous prie.

Je me rassis à l'extrémité du banc, et, m'efforçant de ne le surexciter par aucune contradiction évitable, je l'écoutai.

Lui resta devant moi et me parla à peu près ainsi :

— Pourquoi me fuyez-vous?... Moi, je suis heureux avec vous... Vous m'attirez... J'ai lu des romans où on dit que des jeunes gens s'aiment passionnément... Mais, avant de les avoir lus, je savais déjà que je vous aimais. J'ignorais le nom de l'amour, mais mon cœur en était déjà plein... Vous hésitez,... je comprends, à m'entendre favorablement... Mais vous seriez si heureuse ! Guéri, je le suis... Je le serai tout à fait si vous consentez à m'aimer... Cette solitude monotone vous pèse certainement, comme à moi... Fuyons-la ensemble ! Je suis riche, très riche... Rien ne vous manquera... Vous êtes jolie. Nous serons heureux tous les deux !...

En parlant, il m'avait pris les mains, et, malgré mes efforts pour me dégager, il les couvrit de baisers.

Je ne peux vous exprimer l'effet que produisit sur moi cette déclaration enflammée et insolente.

A entendre son langage ardent et clair, à voir ses yeux chargés de passion, mais sans trouble,

il était impossible de penser qu'il ne comprenait pas ce qu'il disait.

D'autre part, l'outrage qu'il me faisait en me proposant de fuir avec lui semblait bien prouver qu'il ne se rendait pas un compte lucide de ses paroles.

Le travail excessif de son esprit sur les lectures de toutes sortes permises à sa curiosité l'avait sans doute dévoyé dans un autre sens...

Peut-être était-ce à cela qu'il devait son irritabilité des derniers temps : je me promis d'en parler à M^{me} Nexon.

Pour l'instant, je ne pus que protester vaguement :

— Vous quitteriez votre mère qui vous aime tant?

— Avec vous, Mademoiselle, s'écria-t-il, je n'aurais aucun regret!

— C'est mal, protestai-je. Les choses ne peuvent être ainsi. Je suis ici pour instruire Fernandè et je ne dois pas faire ce que vous me demandez...

— Pourquoi?

— Mon honneur me le défend.

— Vous aimez mieux cette vie monotone et étroite?

— Le devoir ne se discute pas.

Il haussa les épaules.

— Vous parlez comme une enfant, répliqua-

t-il. Vous ne savez pas tout le bonheur, toute la joie que vous vous refusez... Paris...

Il s'interrompit brusquement.

— A Paris? demandai-je, étonnée.

— Nous serions tous les deux au milieu des plaisirs. J'ai lu ça... Il y a de grandes fêtes,... des bals,... des fleurs... C'est là qu'une jolie femme comme vous vivrait vraiment heureuse... Et moi,... je le serais tant, si vous...

Comme il cherchait à m'embrasser, je me levai vivement.

— Voilà M^{me} Nexon! dis-je.

C'était faux; mais je pensais que ces mots suffiraient à éloigner de moi l'entreprenant garnement.

L'effet produit dépassa ce que j'attendais.

Il resta soudain la bouche ouverte et ses yeux se mirent à rouler avec rapidité.

C'était le signe affreux de sa folie!

Depuis des mois, il ne l'avait pas manifestée à un degré pareil.

Tout effrayée, je m'éloignai en courant vers le château.

Quand j'eus fait quelques pas, une idée horrible me traversa l'esprit: la falaise était toute proche du banc où nous venions de causer; le malheureux n'aurait-il pas l'idée de s'y précipiter?

Haletante et palpitante, je revins en arrière.

A travers le feuillage qui me cachait à sa vue, je pus le voir bientôt et je fus aussitôt rassurée.

Son visage avait déjà repris son expression reposée et lucide. Ses yeux n'avaient plus leur mouvement nerveux et impressionnant... Et il allumait tranquillement une cigarette...

Le contraste entre ce calme et la crise qui venait de le précéder était si brusque que j'en fus surprise au plus haut point.

« Ce serait à croire qu'il joue la comédie ! » pensai-je.

Et je rentrai au château, très troublée.

Sa tenue à table, ce jour-là et ceux qui suivirent, me démontra qu'il savait admirablement dissimuler, en présence de sa mère, la passion qu'il prétendait avoir pour moi.

Des regards brûlants ou langoureux, lorsqu'il n'était aperçu de personne, me prouvaient d'ailleurs qu'il n'y renonçait pas.

Mais, prévenue comme je l'étais, je prenais toutes les précautions imaginables pour éviter de me rencontrer seule avec lui.

J'engageai d'abord sa mère à diminuer la quantité de lectures romanesques qui lui étaient fournies et dont je pensais qu'il tirait sa nervosité et ses idées passionnées. Je lui recommandai de l'envoyer le plus fréquemment possible à Brive pour le distraire.

J'arrivai même à persuader M^{me} Nexon d'emmener Étienne en un grand voyage en France et en Italie, Fernande et moi resterions sagement à Aubazine.

Après quelques hésitations, ce projet plut à M^{me} Nexon. M. Caulejac, consulté, l'approuva, à condition toutefois que son convalescent y consentit et qu'on lui accordât, au cours du voyage, le plus de liberté possible.

Dans ces conditions, un voyage de plusieurs mois pouvait avoir la plus heureuse et la plus définitive influence sur l'esprit d'Étienne.

Celui-ci ayant accepté avec joie l'idée de ce voyage, M^{me} Nexon l'organisa rapidement, et la date du départ fut fixée.

Jusqu'à ce jour-là, je m'attachai du matin au soir à Fernande, à qui j'avais recommandé de ne jamais me quitter quand nous serions dans le parc.

Mais l'occasion qu'Étienne ne put trouver au cours de ces journées, malgré ses tentatives pour m'aborder en particulier, il la chercha la veille même de son départ, et dans des circonstances singulièrement audacieuses.

Il était onze heures du soir environ, et je venais de me mettre au lit et de souffler ma bougie lorsqu'il me sembla entendre ma porte s'ouvrir doucement.

— C'est vous, Françoquette? demandai-je.

Aucune réponse.

Comme les volets de ma fenêtre étaient de bois plein, aucune lueur extérieure ne filtrait. J'étais donc plongée dans une obscurité absolue.

Mais je n'entendais plus aucun bruit : je me persuadai que mon oreille m'avait trompée et je me recouchai.

Puis un craquement du parquet s'étant produit près de mon lit, j'eus soudain la pensée que c'était Etienne.

Folle de terreur, je me dressai et je frottai une allumette.

C'était lui, en effet... Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Personne ne m'a entendu, dit-il. Personne ne saura que je suis venu...

Je l'interrompis avec indignation :

— Sortez tout de suite !

En ce moment, mon allumette s'éteignit. Il en profita pour s'approcher tout près de moi et me souffler à demi-voix :

— Je vous en prie... Vous ne savez pas... Vous ne pouvez pas savoir... Je vous aime !... Je vous aime !... Vous n'avez rien dit à maman de ce que je vous ai avoué l'autre jour, c'est donc que vous comprenez mon trouble... Vous ne voulez pas me faire de la peine... Vous auriez avec moi la vie la plus large, la plus heureuse, la plus riante. Ne me repoussez pas... Ecoutez.

Nous lâcherons ce château lamentable, où l'on s'ennuie à périr... Nous irons où vous voudrez,... à Paris. Toute ma fortune est à vous... Allons, une promesse avant que je parte... Dites oui ! Soyez gentille...

En tremblant, j'avais frotté une autre allumette et allumé ma bougie...

Un sourire de triomphe ironique ajoutait à son expression je ne sais quoi de fat et de moqueur qui acheva de m'irriter, en m'épouvantant.

D'un geste presque irréflecti, je tirai le cordon de la sonnette pendant à la tête de mon lit.

Mais il ricana :

— Vous pouvez tirer,... j'ai coupé le fil !...

Alors une terreur véritable me saisit.

— Allez-vous-en ! balbutiai-je en claquant des dents.

Il ne répondit que par un sourire vainqueur et tenta de me prendre les mains.

— Laissez-moi ! suppliai-je en cherchant à le repousser.

Mais il était de plus en plus hardi...

Alors, affolée, je bondis pour échapper à son étreinte, et, courant à la porte, je m'élançai dans le corridor.

Je n'étais plus maîtresse de mes réflexions.

Je frappai et j'entrai aussitôt chez M^{me} Nexon.

— Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous? s'écria-t-elle, réveillée en sursaut et tremblante d'inquiétude en voyant mon émotion et ma tenue...

Puis sa pensée se reportant aussitôt à l'objet qui la hantait toujours, elle cria d'un ton déchirant :

— Etienne!...

— Oui, répondis-je, haletante. Mais rassurez-vous... Il n'a rien.

Quelques mots d'explication firent comprendre à M^{me} Nexon l'audacieuse tentative d'Etienne.

Elle m'embrassa alors avec fougue, comme chaque fois qu'elle était émue, me pria de pardonner à son fils qui ne savait pas ce qu'il faisait, et, s'habillant rapidement, elle se rendit dans ma chambre.

Elle y trouva Etienne assis sur une chaise, la bouche béante et les yeux hagards.

Aux questions de sa mère, il ne répondit que par des monosyllabes incompréhensibles ; mais il ne fit aucune résistance pour se laisser ramener dans sa chambre, où il se coucha tranquillement.

Rentrée chez moi, et ma porte fermée à clef et barricadée, je ne dormis guère cette nuit-là.

Etienne, sans doute, dort mieux ; le lendemain, il était frais et dispos et semblait ne se souvenir de rien.

Je dis « semblaif », car, au moment où Fernande et moi lui disions adieu, à l'heure de son départ avec M^{mo} Nexon, je l'entendis murmurer nettement ce mot à demi-voix :

- Pardon !

IX

Durant quelques jours, je fus obsédée par le souvenir de cette nuit odieuse.

Je me demandais à tout instant si je ne devais pas renoncer à ma situation d'institutrice au château, malgré tout ce qu'elle m'offrait d'avantageux et malgré toute la peine que j'aurais à quitter ma chère Fernande.

Celle-ci, en effet, tenue à distance par son frère, sentant chaque jour plus vivement l'indifférence relative de sa belle-mère à son égard, avait tourné vers moi toutes les tendresses de son cœur.

Elle me l'avait dit une fois dans un élan de caresse :

— Oh ! c'est mal ce que je vais vous avouer,

mais je sens que je vous aime plus que petite mère!

Ce ne fut pourtant pas cette naïve tendresse qui me retint, bien moins encore les avantages matériels dont je jouissais au château : ce fut la crainte de fortifier les soupçons qui avaient pu se porter sur moi au moment du vol.

Vue à distance, après tant d'années, cette crainte me semble à moi-même bien vaine, bien ridicule...

Que m'eussent importé, une fois à Paris, les ragots d'un petit village limousin?

Mais à ce moment, j'étais bien jeune d'âge, et de raison plus encore...

M^{me} Nexon, Fernande, Françoquette, le curé d'Aubazine, c'était tout mon entourage et tout mon horizon...

Braver leur jugement, perdre leur estime me paraissait la pire calamité.

Bref, je ne me décidai pas à partir ; je résolus seulement de me confier désormais entièrement à M^{me} Nexon en lui révélant les moindres incartades d'Etienne à mon égard et, au surplus, de barricader ma porte chaque soir à l'avenir.

J'espérais aussi que la distraction de son voyage exercerait une heureuse influence sur Etienne et que, guéri de sa passion pour moi, il reviendrait, l'esprit tourné vers d'autres choses.

Les lettres enthousiastes et de plus en plus affectueuses que M^{me} Nexon m'écrivait presque chaque jour tendaient d'ailleurs à me confirmer dans cette croyance par leur silence sur les sentiments d'Étienne envers moi.

Il n'en était cependant rien.

Je m'aperçus de mon erreur de conjecture dès le premier instant de leur retour.

Les transports avec lesquels M^{me} Nexon m'embrassa en me nommant sa fille et sa pression de main expressive me donnèrent même à penser qu'Étienne avait réussi à mettre sa mère dans son projet.

Du moins, ainsi, celui-ci devenait honorable, et je n'avais plus les mêmes raisons de fuir le château.

Je ne pouvais, hélas ! deviner certain mystère que l'avenir devait révéler tragiquement !

M^{me} Nexon m'exposa en grands détails tout le récit de leur voyage.

Naturellement, Étienne y tenait la principale place ; il ne cessait pas un instant d'être le centre des pensées de sa mère.

Elle m'assura que, pas un instant, il n'avait manifesté la moindre excentricité...

Avec une aisance inimaginable, il s'était fait à cette vie, nouvelle pour lui, de déplacements continuels.

Il prenait les billets de chemin de fer, faisait

enregistrer les bagages, les retirait, retenait des chambres à l'hôtel, commandait un déjeuner ou une voiture, comme quelqu'un qui aurait passé toute sa vie à voyager...

Il avait même, à Florence, montré une présence d'esprit tout à fait remarquable en avertissant sa mère que son sac à bijoux venait de disparaître et en signalant immédiatement le fait à la police.

M^{me} Nexon n'avait pas parlé de cet incident dans ses lettres pour ne pas m'ennuyer ; mais elle en était elle-même fort chagrinée, car, outre la valeur des bijoux dérobés, qui pouvait bien s'élever à quarante mille francs, il y avait parmi eux des souvenirs de famille auxquels elle tenait beaucoup.

Malheureusement, la manière dont son sac avait disparu et le peu d'indices qu'elle possédait sur ses voisins de voyage descendus en même temps qu'elle à Florence ne permettaient guère d'espérer le retrouver.

M^{me} Nexon me déclara aussi avec enthousiasme qu'un autre signe de grand progrès d'esprit d'Étienne c'était l'éveil de sa curiosité.

Au lieu de continuer à vivre comme un enfant dans l'ignorance insouciant de toutes les questions d'intérêt, il s'était attaché à connaître, par mille questions intelligentes et précises, l'état de sa fortune présente et à venir, son origine,

les parents plus ou moins éloignés qui, le cas échéant, pourraient prétendre à quelque chose de son héritage, le montant des divers dépôts de valeurs qu'il avait dans les différentes banques françaises ou étrangères, le nom des hommes d'affaires ou des régisseurs qui s'occupaient de ses propriétés ou de la location de ses immeubles.

Enfin Etienne avait une véritable intelligence pratique, qui se révélait d'emblée comme très capable de prendre la direction de ses grands biens le jour où M^{me} Nexon voudrait s'en décharger.

Pendant plusieurs jours, je subis pour ainsi dire sans interruption le panégyrique du pauvre garçon.

Quelles que fussent les qualités de son intelligence, maintenant définitivement reconquise, celles de son cœur étaient plus rares encore.

C'était un être tout de bonté, de sensibilité, de générosité, dont bien peu de femmes étaient dignes de mériter l'amour.

Par sa fortune, il aurait pu prétendre aux plus brillants partis. M^{me} Nexon reconnaissait qu'elle-même avait rêvé pour lui certaines alliances avantageuses, mais elle voulait avant tout le bonheur de son fils et elle accueillerait de tout

cœur la fiancée que son amour choisirait, n'eût-elle absolument aucune fortune.

Après ce qui s'était passé entre Étienne et moi, après tous les témoignages de débordante affection de M^{me} Nexon, il m'était impossible de ne pas comprendre le but de ces éloges dithyrambiques sans cesse renouvelés.

Un incident vint brusquement confirmer toutes mes prévisions et suspendre en même temps mes résolutions.

Un matin de pluie que j'attendais Fernande à la bibliothèque pour sa leçon quotidienne, je vis entrer Étienne, très cérémonieux.

— Je vous prie de m'écouter, me dit-il. Ma mère sait que je suis ici, et c'est elle qui a retenu Fernande un instant.

Je l'examinai en m'efforçant de rester calme.

Il avait vraiment l'air de posséder toute sa raison. Il s'assit respectueusement sur une chaise, laissant un fauteuil entre lui et moi.

— Je vous demande encore pardon, me dit-il alors. Quand je me suis rendu compte de l'énormité de ma conduite à votre égard, je me suis maudit... Vous, une jeune fille abritée sous notre toit, sous mon toit, que j'aurais le devoir de défendre, vous avoir ainsi insultée !... Je conviens que vous auriez le droit de me mépriser ;... sans doute, si vous ne le faites pas, c'est que votre pitié a égard à ma folie passée. Mais cela est en-

core plus horrible pour moi... Je vous aime : n'ai-je aucune chance, n'aurai-je jamais l'espoir de vous attendrir?... Le souvenir de cette fatale démence suffira-t-il à vous éloigner de moi pour toujours?

Sa voix vibra de la plus évidente émotion ; j'étais troublée jusqu'au fond de l'âme par cette plainte qui semblait désespérée.

Néanmoins, je me raidis contre la pitié qui m'envahissait et, d'un ton aussi froid que possible, je répondis que je ne voulais pas me marier.

Il poussa un profond soupir, se leva et sortit sans protester d'un seul mot.

J'entendis encore un gémissement dans la pièce voisine où il s'était arrêté un instant, puis le bruit de ses pas m'indiqua qu'il regagnait sa chambre.

Fernande vint ; je lui donnai sa leçon.

J'étais encore sous l'influence de mon émotion et j'eus quelques distractions que ma petite élève remarqua en souriant.

— Vous pensez à Etienne? me dit-elle espièglement.

— Quelle idée ! m'écriai-je en rougissant malgré moi.

— Oh ! repartit-elle gaiement, il est bien gentil. Petite mère vous aime bien... Vous de-

vriez vous marier avec lui... Comme ça, vous ne vous en iriez plus jamais d'avec nous.

— Petite folle ! dis-je. Vous parlez de choses que vous ne comprenez pas... et vous me faites de la peine... Du moins, vous m'en feriez beaucoup si vous continuiez... Je ne veux pas me marier. Il ne faut plus jamais m'en parler.

Elle parut très étonnée, me regarda longuement, puis, ayant soupiré aussi, elle se remit à sa leçon.

Je compris que M^{me} Nexon lui avait laissé entendre qu'Etienne pourrait devenir mon mari et que, dans sa jeune âme, elle avait adopté cette idée avec joie. Mon attitude la décevait.

Cette liberté ou, mieux, cette désinvolture à disposer de moi, que j'attribuais à M^{me} Nexon, m'irrita vivement, et j'étais prête alors à me séparer d'elle définitivement lorsqu'elle entra, tout en larmes, dans la bibliothèque.

Nous nous levâmes, consternées, Fernande et moi.

Elle nous fit rasseoir et se plaça près de moi.

— Mes pauvres enfants, gémit-elle, je suis bien malheureuse !...

Puis, se tournant vers moi, elle me demanda d'un ton désolé, mais sans reproche :

— Vous lui avez refusé, n'est-ce pas ?

Je fis un signe affirmatif.

— Oui, continua-t-elle. Je ne vous en veux



pas. Je comprends. Mais ça lui a donné sa crise, comme la dernière fois,... et pire!... Il ne veut pas me voir... Il ne veut pas descendre pour déjeuner... Il roule ses yeux comme jamais!... Mon Dieu! que c'est triste!

Comment répondre à des sentiments si confiants et si affectueux par l'annonce de mon départ?...

Emue moi-même jusqu'aux larmes, je ne pus que consoler la pauvre mère en lui faisant espérer que cette crise se passerait aussi vite que la dernière.

Mais, cette fois, elle persista.

Renfermé dans sa chambre, Étienne ne consentit qu'à peine à laisser sa mère lui porter quelque nourriture, et toute l'après-midi il ne cessa de se promener comme un ours en cage.

M^{me} Nexon n'y tint plus. Elle télégraphia au D^r Caulejac.

Le lendemain matin, celui-ci était au château.

Après avoir examiné Étienne en particulier, il déclara qu'il était absolument urgent de l'emmener à la clinique pour reprendre le traitement qui avait déjà si bien réussi une première fois.

Il semblait d'ailleurs extraordinairement étonné de cette rechute profonde et subite.

Pressée par ses questions, M^{me} Nexon dut lui révéler la scène qui avait eu lieu la veille entre

Étienne et moi, sa demande en mariage et mon refus.

Le docteur hocha la tête sans répondre : le cas était, en effet, pour lui, singulièrement embarrassant.

Mais il affirma, avec plus d'énergie encore l'instant d'après, la nécessité pour Étienne de retourner à la clinique momentanément.

Et, le soir même, il l'emmenait avec lui.

Étienne, redevenu calme et docile, mais toujours égaré, ne fit aucune difficulté pour le suivre.

Les jours suivants furent lugubres.

M^{me} Nexon ne me témoignait nulle rancune, mais je sentais qu'elle faisait un effort constant pour ne pas me reprocher ma dureté à l'égard d'Étienne.

Quant à Fernande, c'était pis. Elle me bouddait ouvertement. Au lieu de rechercher ma compagnie, comme elle l'avait toujours fait, elle

s'échappait le plus possible pour s'amuser seule dans le parc.

Cette impression de tristesse morose augmenta encore quand M^{me} Nexon, sur l'appel du D^r Caulejac, se fut rendue à Limoges.

Elle en revint bouleversée.

Étienne était redevenu exactement ce qu'il était autrefois. Il avait embrassé sa mère avec élan, les yeux pleins de larmes, mais sa bouche n'avait balbutié que des mots sans suite et des exclamations déchirantes de désolation.

M^{me} Nexon ne me fit néanmoins aucun reproche.

Sa douleur concentrée ne se répandait jamais en récriminations.

Ce stoïcisme et cette bonté affectueuse me touchaient, dois-je le dire, plus que ne l'auraient fait des supplications.

En moi-même, je commençai à me demander si ce n'aurait pas été une œuvre méritoire aux yeux de Dieu que d'accepter l'amour du pauvre Étienne que mon refus cruel avait rejeté dans sa démence.

Il semblait si bien guéri la dernière fois qu'il m'avait suppliée !

Ne l'aurais-je pas sauvé à tout jamais en devenant sa femme ?

Et quand il aurait eu des rechutes ?... N'avais-

je pas eu déjà plusieurs fois la preuve de l'extrême douceur de sa folie?

Certaines femmes vouaient leur existence entière au service de malades couverts d'ulcères et répugnants à soigner... Ne pourrais-je pas, moi, accepter cette mission de dévouement facile que la Providence semblait me demander?

Ces sentiments généreux une fois entrés dans mon âme, je cherchai à m'expliquer les motifs qui m'avaient poussée à refuser si brutalement la prière d'Étienne, et je crus en découvrir un dans l'immensité de sa fortune.

J'étais pauvre : l'horreur de paraître faire un calcul intéressé m'avait inconsciemment dicté ma réponse.

J'avais donc agi sous l'impulsion d'un froissement d'amour-propre plutôt que par un véritable sentiment de ma dignité.

Dans une vie solitaire comme celle que je menais alors, de telles aberrations s'insinuent facilement dans l'esprit.

Ah ! qu'une mère bien-aimée est une confidente précieuse à des heures pareilles !

Mais je n'avais personne à qui confier mon trouble.

M^{me} Nexon ? Je connaissais bien son désir le plus ardent... Et pourtant la pauvre femme se taisait.

Peut-être eût-elle poussé la générosité jusqu'à

condamner son fils à rester fou, plutôt que de paraître exercer sur moi une pression pour m'obliger à un sacrifice...

Le curé d'Aubazine? C'était un excellent prêtre, mais encore bien jeune pour donner un conseil en une telle matière...

J'étais donc dans cette perplexité quand M^{me} Nexon reçut une longue lettre de M. Caulejac, lui donnant des nouvelles extrêmement rassurantes sur la santé d'Étienne.

Le soir, quand Fernande fut couchée, nous étions ici même, dans ce salon, M^{me} Nexon me lut cette lettre.

Le docteur disait qu'Étienne avait recouvré presque subitement sa raison par l'effet d'une seule parole.

M. Caulejac avait pressenti que la rechute de son malade était due surtout à une cause morale. Il s'était appliqué à la découvrir. Ce n'avait pas été sans d'assez longs tâtonnements. Mais enfin il s'était souvenu des événements de la dernière journée passée par Étienne à Aubazine et avait eu l'heureuse idée d'y rattacher la nouvelle crise de démence de ce malheureux garçon.

Il avait promptement constaté alors que c'était bien dans ces événements que se trouvait le secret de la rechute.

Sa longue expérience et surtout l'espèce de

flair dont il était naturellement doué — M. Caulejac ignorait la fausse modestie — lui avaient fait entrevoir que la guérison était liée au même secret.

Une fois sûr de ce fait, et entraîné par cette conviction, il n'avait pas hésité ; il avait réussi. Etienne était guéri de nouveau.

Mais pour obtenir ce résultat, le docteur avait dû affirmer une chose dont il ne pouvait répondre, sa réalisation ne dépendant pas de lui, mais d'une tierce personne directement intéressée.

A ce point de la lettre, M^{me} Nexon me demanda :

— Comprenez-vous, ma chère enfant, à quoi fait allusion M. Caulejac ?

Mon cœur battait. Je saisisais clairement qu'il s'agissait de moi et de l'amour d'Etienne.

Je répondis, troublée :

— Je crois comprendre, Madame... Mais continuez, je vous en prie, jusqu'au bout...

Elle reprit la lecture de la lettre.

La parole magique qui avait arraché Etienne aux ténèbres de sa folie, c'était l'affirmation catégorique de ma propre affection.

Audacieusement, grisé par le désir professionnel de guérir son malade, le D^r Caulejac avait osé lui déclarer que je l'aimais, que

j'acceptais avec joie d'être sa femme et que, si je ne lui avais pas répondu ainsi d'emblée, c'était par de purs scrupules de délicatesse.

M. Caulejac s'excusait auprès de M^{me} Nexon d'avoir employé ce procédé désespéré, mais qui lui semblait le seul capable de succès.

Il ajoutait d'ailleurs qu'il croyait pouvoir répondre, en son âme et conscience, de la solidité de la raison d'Étienne si l'avenir lui assurait le bonheur entrevu.

Au contraire, si une nouvelle douleur le frappait, tout faisait craindre que le pauvre garçon retombât dans sa démence, et cette fois pour toujours, peut-être.

En terminant, M^{me} Nexon pouvait à peine articuler ses mots, tant elle était émue.

Sans rien dire, elle leva sur moi ses yeux pleins de larmes.

Toute son attitude était celle de la supplication et de la résignation.

J'avais entre mes mains le sort de son fils.

Du mot que j'allais dire, je le sauverais ou je le condamnerais, et sa mère avec lui.

Après les méditations exaltées des jours précédents, vous devinez ma réponse.

— Dites-lui qu'il soit heureux, Madame, murmurai-je... Je l'aimerai, moi aussi !

Un rugissement sortit de la bouche de la pauvre mère.

— Ma fille ! s'écria-t-elle en se jetant à mes genoux et en m'embrassant les mains avec transport.

Je la relevai, je pleurai sur son sein, dans un trouble égal au sien et déjà récompensée de ma générosité par tout le bonheur que je voyais rayonner dans les yeux de l'excellente femme.

Le lendemain, dans le débordement de sa joie, M^{me} Nexon ne put contenir son secret. Elle annonça à tout le monde qu'Étienne était guéri, qu'il allait revenir bientôt au château et qu'il m'épouserait.

Ce fut alors qu'emportée par ma générosité exaltée et encouragée par les témoignages de reconnaissance de M^{me} Nexon et les gentilleses de ma petite Fernande, toute revenue à moi, je résistai à tous les conseils que me donnèrent, plus ou moins franchement, les quelques personnes qui voulurent bien s'intéresser à moi en cette circonstance.

La vieille tante de M. Nexon qui, six mois plus tôt, avait déjà écrit à M^{me} Nexon pour l'engager à se méfier du D^r Caulejac qui lui semblait un charlatan, m'adressa une lettre pour me dissuader de ce mariage qu'elle qualifiait de « suicide moral ».

Elle ajoutait malheureusement, en *post-scriptum*, un mot qui détruisit tout l'effet qu'auraient

peut-être produit sur moi ses sages avertissements.

J'espère, me disait-elle en substance, ne pas me tromper dans l'honorable appréciation que je fais de votre personne dont on me fait le plus grand éloge. Je serais désolée que la réalisation de ce mariage vienne me démontrer que mon estime s'était fourvoyée. Jusqu'à preuve contraire, je veux croire qu'il n'y a jamais eu, dans toute cette affaire, imaginée par ma pauvre nièce, aucun bas calcul de votre part...

Indignée et blessée de cet outrage immérité, je montrai cette lettre à M^{me} Nexon.

Celle-ci m'expliqua la colère de cette tante : elle savait que le contrat de mariage de son neveu avait été fait de telle sorte que, au cas où Étienne n'aurait pas eu d'enfants, toute la fortune de M^{me} Nexon devait revenir à Fernande.

En s'opposant au mariage projeté d'Étienne, cette femme défendait donc seulement les intérêts de sa petite-nièce.

Je répondis à cette lettre insolente par quelques lignes très nettes par lesquelles je la priai de croire à mon désintéressement absolu et je lui assurai que personne n'aurait plus à cœur que moi le bonheur de Fernande Nexon que j'aimais comme une sœur.

Le curé d'Aubazine me fit aussi cent objections, après avoir vainement tenté d'influencer

M^{me} Nexon. Toutes ses raisons tombèrent devant ma volonté bien arrêtée de consacrer ma vie entière au service d'un pauvre malade qui serait mon mari.

Françonnette, qui pourtant aimait beaucoup « le pauvre M. Étienne », chercha à me dissuader en me faisant entrevoir combien je pourrais plus tard regretter mon « coup de tête ».

Mais mon sacrifice était fait, et je n'y renonçai pas. Je dis sacrifice parce que, en ce moment-là encore, mon esprit était tellement exalté que je croyais réellement faire un acte méritoire de dévouement...

Je n'imaginai pas le honteux soupçon de cupidité que mon mariage ferait naître et toutes les calomnies qui empoisonneraient ma vie !

Je n'imaginai pas, surtout ! l'effroyable tromperie dont j'étais victime !

XI

Etienne revint bientôt.

Son esprit était redevenu lucide et souple comme dans la période qui avait immédiatement précédé et suivi son voyage en Italie.

Sa joie, quand il était avec moi, rendait son visage plus animé, et ses paroles étaient si pleines d'adoration et de passion que j'en étais émue.

C'était un beau garçon... N'importe quelle femme eût été fière de lui et flattée de son amour.

Je le lui dis un jour, en ajoutant qu'il ne connaissait pas le monde, qu'il n'avait jamais fréquenté d'autres jeunes filles et que peut-être, plus tard, il regretterait de m'avoir épousée, moi, pauvre institutrice, alors que d'autres fiancées, riches, belles et spirituelles, auraient pu faire son bonheur.

Il eut un sourire singulier, me regarda longuement, puis, après un silence, me répondit :

— Soyez ma femme ! Il n'y a pas d'autre bonheur pour moi.

Chose singulière, il me sembla alors qu'il avait une autre pensée qu'il ne m'avouait point.

Plus tard, cette impression, restée confuse dans mon souvenir avec quelques autres, devait me revenir douloureusement à l'esprit.

Mais j'étais vraiment aveugle à ce moment de ma vie, et ce fiancé, que je ne pensais d'abord accepter que comme par une espèce de sacrifice, j'arrivai à l'aimer véritablement de toute la tendresse de mon âme confiante et naïve.

Nos fiançailles furent courtes. Notre mariage fut célébré à Aubazine, sans cérémonie.

M. Caulejac tint à y assister.

Jamais une jeune femme ne quitte pour la première fois le toit maternel au bras de l'homme à qui elle vient de donner sa vie sans une émotion profonde.

Songez quelle dut être la mienne lorsque je partis en compagnie d'Étienne pour notre voyage de noces !

Françonnette et les bonnes paysannes qui croyaient en mon désintéressement pleuraient en assistant à mon départ du château. Les pauvres femmes comprenaient l'inquiétude qui, malgré tout, me ravageait le cœur.

Mon mari était-il guéri pour toujours, ou serait-il repris par sa démence ? Devrai-je le ra-

mener, épave inconsciente, à Aubazine, de ce voyage même?

Ce fut une terrible épreuve pour moi que les premières journées de notre route.

A la dérobee, je l'observais dans ses moindres mouvements, craignant toujours de le voir commettre quelque excentricité ou quelque niaiserie qui trahirait sa rechute.

Mais mes appréhensions étaient vaines. Mon mari s'aperçut lui-même de mes expressions de physionomie et sourit de mon inquiétude.

— Rassurez-vous, ma chère Clotilde, me dit-il dans un de nos instants de solitude. Je ne suis pas fou... Vous n'aurez jamais aucun ennui à ce sujet, vous, ma femme ; je vous le jure.

De fait, il voyageait avec toute l'aisance d'un homme qui a une longue expérience des chemins de fer et des hôtels.

Dans les conversations qu'il avait avec ses voisins, par le hasard obligé de certaines tables d'hôtel, il montrait une instruction véritablement étonnante.

Les contradictions mêmes qu'il lui arrivait de provoquer par ses affirmations sur les sujets les plus variés ne produisaient sur lui aucun effet fâcheux... A peine s'en montrait-il parfois légèrement irrité, mais cela ne dépassait pas le degré de nervosité commun à beaucoup de gens.

Un jour, dans un hôtel de Zurich, il soutint

même une discussion avec un docteur français qui se trouvait notre voisin, et il lui arriva de se servir de certains mots techniques si à propos que son interlocuteur lui demanda s'il avait étudié la médecine.

Mon mari répondit avec une désinvolture qui frisait l'insolence qu'il n'y avait pas besoin d'avoir fait de longues études de médecine pour n'être pas un imbécile.

La conversation, naturellement, en resta là.

Mais c'était lui qui, visiblement, avait eu le dessus dans cette sorte de controverse, et la figure renfrognée du docteur, sous les regards moqueurs des autres convives, laissait deviner qu'il se sentait lui-même battu.

Je ne pouvais naturellement qu'être fière du succès de mon mari, mais mon admiration pour lui n'allait pas sans un étonnement sans bornes.

Je n'arrivais pas à comprendre comment, en moins de six mois, son intelligence avait saisi et retenu toutes ces choses.

Un autre incident provoqua encore ma surprise peu de jours plus tard.

Nous revenions de notre excursion en Suisse et nous nous étions arrêtés à Lyon.

Dans les rues de cette ville, où je savais qu'Etienne n'était jamais venu, je le vis avec stupéfaction se conduire sans hésitation et sans avoir jamais besoin de demander son chemin.

Comme je lui en exprimais mon étonnement, il parut lui-même fort surpris de ma remarque. Puis, après un assez long silence, il me dit en riant :

— Voilà ce que c'est qu'une bonne mémoire ! Il faut bien que j'en aie pour rattraper le temps perdu ! J'ai simplement jeté un coup d'œil attentif sur le plan de Lyon, voilà tout !

D'ailleurs, l'instant d'après, il se trompa et arriva contre le Rhône en croyant aboutir à la Saône.

Cette erreur grossière, immédiatement après la vantardise de sa mémoire, me fit beaucoup rire.

Mais je n'en fus pas moins surprise de constater qu'il riait plus que moi encore, et d'une étrange manière dont je ne pouvais pénétrer l'expression.

En réalité, je me demandai si c'était de lui ou de moi qu'il se moquait.

Mais il était si prévenant, si amoureux, que je ne pouvais pas lui garder rancune d'une telle plaisanterie, même si elle était voulue.

Le soir du même jour, j'eus encore une autre sorte d'émotion.

Nous étions dans une rue, qui était alors la grande artère neuve de Lyon, et nous suivions doucement l'un des trottoirs encombrés de promeneurs et de promeneuses lorsque, dans la

lueur éclatante d'un beau magasin, je remarquai une femme d'allure excentrique qui regardait effrontément mon mari...

Cette audace me frappa assez pour que je la suivisse des yeux. Quand nous l'eûmes dépassée, je me retournai pour la voir. Elle aussi s'était arrêtée et continuait à suivre Etienne du regard.

Nous n'avions pourtant rien dans notre mise qui dût provoquer une telle curiosité.

L'insistance de cette femme à examiner mon mari me choqua comme une insulte.

— Tu as vu cette drôlesse? demandai-je à Etienne.

Il l'avait vue, certainement... Il ne pouvait pas ne pas l'avoir remarquée. Leurs yeux s'étaient croisés un instant.

— Qui? Où?... Que veux-tu dire?

— Derrière nous. Nous venons de la dépasser. On dirait vraiment qu'elle voudrait te prendre à moi!

Il sourit, haussa légèrement les épaules et murmura en serrant mon bras contre lui :

— Petite folle! Tu sais bien que je t'aime. Personne ne me prendra jamais à toi...

Mais, comme poussé par je ne sais quel caprice, au lieu de rentrer à notre hôtel par la belle rue que nous venions de suivre, il s'engagea en pressant le pas dans une série de ruelles

sombres qui ne présentaient aucune espèce d'intérêt.

Cependant, comme il profitait de l'obscurité de ces petites ruelles presque désertes pour passer son bras autour de ma taille, je ne cherchai pas d'autres raisons à cette fuite de la grande rue.

Je fus seulement bien étonnée quand, arrivés à notre hôtel, je l'entendis commander l'omnibus pour le premier train du lendemain.

Nous devons rester encore plusieurs jours à Lyon. Je lui exprimai ma surprise de ce changement brusque de projet.

— Nous nous amuserons bien mieux à Paris, me répliqua-t-il. Ici, c'est gris, terne, laid.

Cette raison pouvait être vraie, car nous avions eu constamment le brouillard depuis notre arrivée à Lyon.

Pourtant, il me sembla qu'Étienne ne me disait pas toute sa pensée, et le souvenir de la femme rencontrée dans la rue s'associa malgré moi à l'idée de ce départ précipité.

Durant quelques jours, il hanta ma pensée. Puis il s'effaça progressivement.

XII

Notre séjour à Paris se prolongea près de deux mois.

Ce fut alors que je fis vraiment connaissance de cette grande ville.

Quoique je l'eusse habitée naguère plusieurs années, j'en ignorais la plupart des plaisirs et des attraits.

L'étroitesse de nos ressources nous avait obligés d'y vivre, mes parents et moi, comme nous aurions pu le faire dans n'importe quelle ville de province.

Une différence, pourtant : nous y étions plus mal installés, dans un petit appartement perché au cinquième étage, que nous ne l'aurions été n'importe où, et nous nous privions de mille douceurs matérielles dont nous aurions joui autre part sans plus de dépenses.

Combien de braves gens vont ainsi s'enterrer dans un quartier de Paris pour y végéter misé-

rablement toute leur existence, alors que, restés chez eux, ils auraient une vie large, sinon aisée !

Avec Étienne, qui jetait littéralement l'argent à pleines mains, il en fut tout autrement.

Pendant ces deux mois, il se grisa de ce luxe et de ce mouvement brillant.

Pas un seul moment, du reste, il n'eut la moindre apparence d'un retour quelconque de sa faiblesse mentale ; il semblait bien définitivement guéri.

Cette impression était si nette en moi qu'il m'arrivait parfois de ne pas craindre de parler du passé.

Il avait alors un rire plus éclatant que le mien et me regardait d'un air singulièrement ironique.

Il me dit un jour :

— Vous n'avez vraiment pas eu peur d'épouser un fou ?

— Mais non, puisque vous ne l'êtes plus !

Il ricana :

— Plus !... Plus !...

Et ne s'expliqua pas davantage.

Voulait-il dire qu'il pourrait le redevenir ?

Ce fut alors ma pensée.

Plus tard, je compris le sens de ce ricanement et de ces mots dits d'un ton étrange :

« Plus !... Plus !... »

Enfin, des lettres pressantes de M^{me} Nexon,

à qui il tardait de revoir son fils, et mes propres instances auprès d'Etienne, dont les folles dépenses m'effrayaient, parurent le décider à rentrer à Aubazine.

Je dis « parurent », parce que, la veille de notre départ de Paris, il reçut un mot du D^r Caujeac qu'il ne me montra pas, l'ayant jeté, dit-il, par inadvertance.

Ce médecin, pour qui il conservait une sorte de vénération soumise, l'engageait lui-même à rentrer à Aubazine afin de s'y reposer quelque temps de cette vie fatigante d'hôtels et de déplacements que nous menions depuis plus de trois mois.

J'avoue que moi-même j'étais un peu lasse de cette existence anormale et inutile.

Il me tardait d'employer enfin quelque part de cette fortune dont je pouvais disposer à faire du bien autour de moi dans notre village d'Aubazine et aux alentours où je connaissais tant de pauvres gens manquant presque de tout.

Il me tardait aussi d'embrasser ma chère petite sœur Fernande, restée seule au château depuis mon départ.

Notre arrivée fut une grande fête.

Une joie inattendue nous était d'ailleurs réservée. M^{mo} Blaise, cette tante de M. Nexon qui m'avait écrit au moment de mon mariage la lettre insolente dont je vous ai parlé, venait

de faire savoir à M^{me} Nexon que, par suite du testament olographe d'un de ses cousins récemment décédé, Fernande se trouvait à la tête d'une fortune alors considérable, s'élevant à plus d'un million.

Le testament de ce très aimable parent prévoyait qu'en cas de mort de sa légataire universelle tous ses biens reviendraient à M^{me} Nexon.

C'était un acte tel que, sans doute, aucun notaire n'aurait accepté de le rédiger.

Mais le brave homme qui léguait sa fortune entière à Fernande n'avait agi que sous l'influence du souvenir de son cousin Nexon, avec qui il avait été lié d'une étroite amitié, et sans songer un seul instant à s'embarrasser des précautions en usage chez les hommes de loi.

Il savait que M^{me} Nexon avait été pour son mari la plus aimante et la plus dévouée des épouses. C'était à elle que celui-ci avait dû les plus douces et les dernières belles heures de sa vie ; il avait jugé que nul plus qu'elle ne méritait de recueillir l'héritage échu à Fernande si la chère enfant venait à mourir avant d'avoir atteint sa majorité.

M^{me} Blaise s'offrait à recevoir chez elle la jeune héritière jusqu'à l'époque de son mariage et à lui faire donner toutes les leçons qui convenaient à sa future situation dans le monde.

Si Fernande le préférait, elle se déclarait prête à payer tous les frais de son éducation dans un couvent de Paris où elle aurait de nombreuses petites compagnes et où elle pourrait se faire des amies qu'elle serait, plus tard, très heureuse de retrouver dans la vie.

Enfin, avec sa franchise brutale ordinaire, M^{me} Blaise avertissait charitablement M^{me} Nexon des ennuis qu'elle se préparait pour l'avenir si le malheur voulait que Fernande mourût jeune.

On ne manquerait pas, disait-elle crûment, d'attribuer à la malveillance cette mort qui ferait tomber une nouvelle fortune dans la poche d'Étienne et de sa jeune femme dont le mariage audacieux démontrait, au dire des mauvaises langues, les ambitions sans retenue.

Cette dernière phrase outra M^{me} Nexon. Fernande, à qui on l'expliqua, s'en indigna. Elle déclara péremptoirement qu'elle ne consentirait jamais à aller habiter chez cette « vieille méchante chipie », qu'elle ne voulait absolument rien accepter d'elle et qu'au contraire elle ne désirait rien tant que de demeurer auprès de sa « petite mère », de sa gentille sœur Clotilde et de son bon frère chéri.

Sa mère et moi, nous dûmes même la retenir d'écrire à sa vénérable tante une protestation qu'elle avait rédigée de son cru et dont la plus

élémentaire politesse était tout à fait exclue.

Fernande resta donc au château.

Du reste, cette maison cessa désormais d'être une solitude.

Les visites que nous fîmes aux châtelains des environs nous furent rendues, et très vite s'établirent entre nous et nos voisins, dans un rayon de quinze kilomètres, englobant Brive et Tulle, des relations régulières qui transformèrent complètement l'existence jusqu'alors si monotone du château.

Etienne avait acheté des fusils de chasse et des chiens, non sans une certaine terreur de sa mère. Mais là, comme dans toutes ses nouvelles entreprises, il se montra rapidement très adroit.

Cette distraction, où il excella bientôt au point de rivaliser avec les plus renommés chasseurs du pays, devint même chez lui une passion et motiva d'assez fréquentes absences de sa part.

M^{me} Nexon ne le pressait d'ailleurs nullement de se créer une situation quelconque qui donnât un but à sa vie.

Elle était au comble de la félicité.

Pour elle, son fils se trouvait dans l'état d'un grand enfant à qui on permet brusquement toutes sortes de plaisirs dont il a été privé jusque-là et qui s'y jette avec fougue.

J'étais moi-même portée à la même indulgence.

Il n'y avait aucune urgence, pensais-je, à ce qu'Étienne adoptât une occupation sérieuse de son temps.

Je jouis peut-être alors des moments les plus doux de ma vie.

M^{me} Nexon restait pour moi la plus tendre des amies et la plus reconnaissante des mères. J'avais la disposition d'énormes revenus pour réaliser mes plans de charité. Fernande ne me quittait pas et se montrait de jour en jour plus affectionnée.

J'étais vraiment heureuse.

XIII

Ce bonheur, hélas ! n'allait pas durer longtemps.

La première ombre qui l'obscurcit fut l'antipathie que je vis naître entre mon mari et Fernande.

J'avais bien constaté, depuis longtemps déjà, la manière brusque et cassante dont Étienne parlait à cette enfant, mais je n'y avais pas attaché d'importance.

Il était naturel que, devenu désormais un homme, il ne s'intéressât plus comme naguère aux jeux et aux plaisanteries de Fernande ; maintenant, las de ses naïves importunités, il la rabrouait parfois rudement.

Fernande, peu à peu, le comprit et cessa presque complètement de lui adresser la parole.

Comme par une conséquence fatale de cette bouderie, elle semblait s'éloigner en même temps de moi ; je la pris un jour à part et je lui demandai la raison de sa froideur.

Elle me répondit d'abord par des échappatoires. Mais comme c'était avant tout une nature très franche et très sensible, elle finit par se jeter dans mes bras en s'écriant qu'elle était très malheureuse parce que personne ne l'aimait plus à la maison.

M^{me} Nexon n'avait d'yeux que pour son fils et pour moi. Moi-même, je l'oubliais ; quant à Étienne, il la regardait avec des yeux si méchants qu'elle ne le reconnaissait plus.

— Je crois, ajouta-t-elle, que j'aurais mieux fait de m'en aller chez tante Blaise, ça aurait fait plaisir à tout le monde, ici.

Je la rassurai autant que je le pus, en lui affirmant ma tendresse indéfectible et en lui faisant jurer de n'avoir plus jamais de défiance à mon égard.

Ce fut ainsi désormais une sorte d'alliance tacite entre elle et moi...

Une seconde ombre dans mon bonheur fut la douloureuse constatation de la mauvaise humeur d'Étienne à partir du moment où il s'aperçut de mon entente plus intime avec Fernande.

Ce fut bien pis lorsque, quelque temps après, cette chère petite tomba malade.

Je dus lutter pour obtenir la permission de la soigner moi-même. Il était toujours d'avis qu'on

s'occupait beaucoup trop de cette enfant et qu'elle jouait une comédie pour se faire dorloter...

Il n'en était rien. Fernande avait une fièvre ardente et délirait par moment.

Une certaine après-midi qu'elle semblait dans une prostration plus dangereuse encore, je la jugeai tellement malade que je ne crus pas pouvoir attendre la visite du médecin qui devait venir le lendemain matin, comme tous les jours, et que j'ordonnai au cocher d'atteler immédiatement pour aller à Brive et ramener le médecin.

Etienne parut alors dans la chambre.

— J'irai moi-même à Brive, me dit-il. Jean Lucas a du travail dans le jardin.

Je n'avais aucune objection à faire. Etienne avait appris à conduire, très vite d'ailleurs, comme tout ce qu'il essayait, et je n'avais aucune inquiétude à ce sujet.

— Bien, mon ami, dis-je. Mais allez vite, au nom du Ciel ! Cette petite me fait peur !

Il la regarda, hocha la tête et sortit...

Il était trois heures de l'après-midi...

A huit heures du soir, il n'était pas de retour.

L'état de Fernande avait empiré encore. J'étais dans des transes mortelles.

M^{me} Nexon, elle, ne songeait qu'à Étienne.

Devant l'inquiétude que lui donnait le retard inexplicable de son fils, le danger où se trouvait Fernande s'effaçait complètement de sa pensée.

Pour moi, en dépit de mon angoisse à l'idée qu'il avait pu arriver un accident à mon mari, je demeurais atterrée devant le lit où la pauvre petite paraissait agoniser.

Inutile de vous dire que Jean Lucas était parti après dîner, avec une autre voiture, pour s'informer au sujet d'Étienne et ramener le docteur. A dix heures, il revint avec celui-ci et mon mari.

Il avait trouvé Étienne tranquillement assis à la terrasse d'un café et n'ayant même pas encore été prévenir le médecin.

Comme explication, mon mari lui avait déclaré qu'il était arrivé un accident à un brancard de son char à bancs et qu'il avait dû conduire la voiture au carrossier pour la faire réparer.

Cette réparation ne pouvant être faite que le lendemain matin, il avait l'intention de coucher à Brive...

M^{me} Nexon embrassa son fils avec ses transports d'adoration ordinaires, en lui exprimant cent fois toutes les affres qu'elle avait vé-

cues durant cette après-midi à cause de son retard.

Pour moi, j'étais soulevée de colère. L'indifférence d'Etienne devant la maladie de sa sœur m'indignait.

Comme je ne lui témoignais pas une joie aussi expansive que M^{me} Nexon, je compris que celle-ci m'en gardait rancune.

— Viens, viens, mon enfant ! dit-elle à mon mari en l'entraînant vers la salle à manger. Tu dois avoir besoin de te refaire après toutes ces émotions.

Ce jour-là, pour la première fois, j'éprouvai, pour Etienne et pour sa mère, un sentiment de mépris qui devait désormais empoisonner ma vie...

J'emmenai le docteur dans la chambre de Fernande...

C'était un vieux praticien, ayant plus d'expérience que de science. Il avait, à tout hasard, sur les renseignements de Jean Lucas, apporté quelques médicaments énergiques. Il en fit prendre de suite à la petite malade.

— Il était temps, me dit-il à part, après avoir constaté un premier effet bienfaisant de ses remèdes. Je crois que sans ce coup de fouet cette enfant vous serait morte dans les bras cette nuit...

Quand je rapportai cette appréciation à Etienne, il haussa les épaules.

— Vous avez tort de croire aux sornettes de cet imbécile ! dit-il. Il s'entend seulement à vous soutirer de l'argent.

Cet entêtement à refuser de reconnaître la gravité de la maladie de Fernande me parut si bizarre que je l'attribuai à un retour de faiblesse mentale. Je n'insistai donc pas, et, pour la même raison, mon ressentiment contre lui diminua. Je ne pouvais pas lui en vouloir pour une idée fixe dont il n'était pas responsable.

Fernande guérit d'ailleurs rapidement, par un effet de sa nature vigoureuse. Et ce prompt retour à la santé semblant donner raison à mon mari, j'évitai d'en jamais reparler afin de ne pas provoquer de nouvelles discussions pénibles.

Il y avait plusieurs mois que la convalescence de Fernande était achevée. C'était une jolie et douce jeune fille dont les yeux purs étaient comme une lumière de joie pour tous ceux sur qui ils se posaient.

Etienne lui-même paraissait, par moment, animé à son égard de sentiments plus affectueux.

Les visites qu'il fit à cette époque, à plusieurs reprises, au D^r Caulejac eurent à ce sujet une visible influence sur lui... Du moins, je la leur

attribuai alors et je ne me trompais pas...

Les motifs de ce changement d'attitude, étaient seulement tout différents de ceux que je pensais !

Un drame effroyable se préparait sous le masque de cette nouvelle bonhomie...

Une après-midi de septembre, nous étions tous assis sur le banc au bord de la falaise dont je vous ai déjà parlé et où Etienne m'avait fait sa première déclaration d'amour lorsqu'un incident quelconque nous ramena, M^{me} Nexon et moi, pour un instant au château.

Fernande lisait, Etienne fumait en rêvassant. Ils restèrent seuls.

Quand nous revînmes, quelques minutes après, nous ne trouvâmes sur le banc que mon mari, les yeux égarés, la bouche ouverte, comme aux plus mauvais jours de sa folie.

Mon cœur se serra atrocement.

Mon mari n'était donc pas guéri.

En même temps, un frisson de glace parcourut tout mon corps.

Si Fernande s'était disputée avec Etienne et l'avait fui en le voyant ressaisi par sa crise de démence, nous l'aurions rencontrée dans l'allée.

Un pressentiment effroyable me fit crier :

— Votre sœur, Etienne ?

Il fit un geste effaré pour montrer la falaise.

Je me précipitai et regardai dans l'abîme.

Au pied du rocher, à quarante mètres plus bas, la pauvre Fernande gisait, fracassée, sur les pierres !

Une horreur indicible me souleva.

— C'est vous, misérable ! m'écriai-je en me tournant vers mon mari. C'est vous qui l'avez tuée !

Mais il roulait des yeux sans expression et soufflait de sa bouche béante comme un animal effrayé... Je me sauvai en appelant au secours...

M^{me} Nexon était tombée évanouie sur le sable de l'allée.

XIV

Au premier moment, je ne pensai qu'à Fernande.

À mes appels, mes domestiques accoururent. Aussitôt, Jean Lucas et le jardinier partirent au pas de course pour le village d'où l'on descendait au bas de la falaise.

Je n'avais du reste aucun espoir... Cette chute de quarante mètres était fatalement mortelle à moins d'un miracle, comme celui qui se produisit, dit-on, jadis, au Saut de la Bergère, non loin d'ici.

Je retournai avec Françolette auprès de M^{me} Nexon.

Elle était toujours étendue sans connaissance.

Etienne, assis sur le banc, complètement hébété, la regardait de ses yeux vagues.

Sa vue me produisit une sensation de répulsion que je n'avais encore jamais éprouvée...

Ce fut comme un spasme de dégoût.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! criai-je, hors de moi.

Une seconde, ses yeux s'arrêtèrent et se fixèrent sur moi, étincelants de colère.

Mais ce ne fut qu'un éclair... Ils s'éteignirent aussitôt. Il se leva et, comme un chien battu, il s'éloigna docilement.

Je n'avais pas le temps de m'occuper de lui.

Je ranimai M^{me} Nexon, aidée assez mal par Françolette qui tremblait comme une feuille et pleurait à grands sanglots.

La première pensée de M^{me} Nexon devait naturellement être pour son fils, j'aurais dû m'y attendre. Néanmoins, cet égoïsme maternel, en un tel moment, me parut si odieux que je la laissai, à peine remise, pour courir au-devant de Fernande.

Dans ce parc, dans ce château, je me sentais soudain redevenue une étrangère, plus encore que lorsque, deux ans auparavant, j'y avais fait mon entrée.

Et, en même temps, l'idée qu'une chaîne indestructible m'y attachait à jamais jetait en moi une sorte de vertige.

Il me sembla, un moment, que, moi aussi, je devenais folle.

Heureusement, la vue du cortège qui ramenait Fernande m'arracha à ce sombre tourbillon de

ma pensée, et je me précipitai à sa rencontre.

Jean Lucas et le jardinier la portaient sur une civière faite de branches d'arbustes.

M. le curé l'accompagnait, ainsi que de nombreux habitants du village.

L'expression consternée de tous, les larmes des femmes, révélaient trop clairement la vérité.

La pauvre petite était morte.

Je l'embrassai avec désespoir — à ma vue, les porteurs s'étaient arrêtés — et je laissai éclater ma douleur.

— Courage, Madame, murmura le prêtre.

Et comme je me relevais pour le remercier, il ajouta :

— Quel terrible accident !

— Ah ! Monsieur le curé, m'écriai-je sans presque savoir ce que je disais, je voudrais être sûre que ce n'est qu'un accident !

Il demeura une seconde sans comprendre, puis exprima un « oh ! » d'horreur.

— Pourvu, ajouta-t-il à voix basse, pour moi seule, pourvu que ce malheur soit le dernier !... Ah ! si vous aviez écouté, Madame...

Il n'acheva pas sa phrase, mais sa pensée était trop claire pour que je ne la comprisse pas !

Si je ne m'étais pas entêtée dans ma volonté orgueilleuse, si j'avais entendu les conseils de ce prêtre, de M^{me} Blaise, de Françonnette même, je n'aurais pas été la femme d'un fou assassin !

— Ah ! je vous jure, m'écriai-je, que, s'il ne tient qu'à moi, Etienne sera mis dans l'impossibilité d'assouvir ses caprices meurtriers !... On l'enfermera à jamais !... Il me fait horreur, désormais ! La pensée seule de son contact me fait frissonner de dégoût...

Mon exaltation était si grande que ce pauvre curé se crut obligé de me calmer et de me rappeler qu'il ne m'était pas permis d'avoir de tels sentiments vis-à-vis d'Etienne qui demeurait, malgré tout, mon mari.

Quels jours lugubres !... On enterra la pauvre petite Fernande au cimetière d'Aubazine. Le D^r Caulejac, prévenu par télégramme, vint d'urgence et emmena Etienne sans qu'il ait repris sa lucidité d'esprit.

Nous eûmes même le chagrin d'une enquête judiciaire. Le procureur, escorté de toute une bande de policiers, monta au château et interrogea tout le monde sur les conditions de l'accident.

Il se transporta même à Limoges pour examiner le meurtrier. Deux experts observèrent le malheureux dément pendant plus d'un mois pour s'assurer de la réalité de sa folie.

Le fait que la mort de Fernande faisait entrer M^m Nexon en possession d'une fortune considérable, qui devait plus tard revenir à Etienne, suggérait naturellement à beaucoup le soupçon

d'un crime parfaitement voulu et concerté.

Cette longue enquête n'aboutit qu'à constater, par d'irrécusables témoignages, l'état de démence caractérisée d'Étienne.

Comment l'accident s'était-il produit? Fernande avait-elle commis une imprudence? S'était-elle trop avancée au bord du rocher à pic? Ou bien y avait-il eu dispute entre elle et son frère et celui-ci l'avait-il inconsciemment poussée dans le vide?

Ou bien, hypothèse odieuse dont la hantise m'assiégeait sans cesse, Étienne avait-il encore sa lucidité au moment où il avait précipité Fernande dans l'abîme? L'avait-il vraiment assassinée par cupidité?

Étienne semblait avoir totalement perdu le souvenir de cette scène... D'après ce que m'écrivait le D^r Caulejac, quand on prononçait devant le malheureux le nom de Fernande, ses yeux s'emplissaient de larmes et il souriait comme d'une vision tendrement aimée...

Un impénétrable mystère entourait donc la mort de la pauvre enfant, et il semblait bien qu'il dût subsister toujours.

L'enquête judiciaire fut donc close. M^{me} Nexon fut mise en possession de la fortune de Fernande, et la vie de solitude reprit au château, plus triste que jamais.

C'était d'ailleurs plus que de la tristesse qui

planait sur le château : c'était une sorte d'horreur qui emplissait le cœur d'effroi.

Cette impression agit d'abord sur les domestiques qui, les uns après les autres, même la fidèle Françoïnette, demandèrent à quitter la maison sous un prétexte ou sous un autre.

Personne du village ne consentit à entrer à notre service... Il fallut faire venir des serviteurs de Paris !

Depuis lors, cela n'a pas changé...

M^{me} Nexon, après quelques semaines de maladie, durant lesquelles elle garda le lit, se releva, moralement transformée.

Avec moi, elle gardait de longs silences, en me couvrant de regards de compassion.

Elle ne s'empressait pas de courir à Limoges, comme elle l'eût fait naguère, pour aller voir son fils adoré.

Elle en parlait peu, quoiqu'il fût visible qu'elle y pensait presque constamment.

Un soir d'automne où nous étions toutes les deux près de cette cheminée, où le feu flambait comme aujourd'hui, elle exhala sa détresse et son regret.

— Savez-vous, me dit-elle, ma pauvre Clotilde, ce qui me fait le plus de peine ? C'est de vous avoir poussée à épouser Étienne... Moi, je suis vieille ; je serai bientôt débarrassée de cette triste vie... Mais vous, quel regret !... Le pauvre

enfant demeure toujours sous la menace d'un retour de folie — cet accident le prouve — et M. Caulejac n'ose plus, depuis plusieurs semaines, nous donner de nouvelles espérances... C'était si beau, pourtant ! Il semblait si complètement, si absolument guéri !... Pouvez-vous me pardonner ?

Elle avait des larmes dans les yeux. Je me levai et j'allai m'agenouiller devant elle pour la consoler et la réconforter.

— Je n'ai rien à vous pardonner, lui dis-je. Je me suis décidée librement. J'ai même été bien heureuse, quelque temps !

— Espérez, répondit-elle. Je prie tant ! Il guérira peut-être encore...

Comme je me taisais, elle ajouta timidement :

— S'il guérissait, consentiriez-vous à reprendre la vie avec lui ?

— Je ferai mon devoir, dis-je simplement. Il est toujours mon mari.

— Mais il vous fait horreur ?

— Ah !... je voudrais savoir qu'il n'est pour rien dans la mort de Fernande ! C'est cette pensée-là qui m'épouvante quand je me rappelle l'antipathie inexplicable qu'il avait tant de fois montrée pour cette pauvre petite !

— L'aimez-vous encore ? Avez-vous au moins, pour lui, une pitié compatissante ? Ne me répondez pas tout de suite. Dans quelques jours,

quand vous aurez réfléchi, vous me le direz. Mon plus ardent désir est que ce malheureux garçon revienne au château, dans n'importe quel état... Je m'y constituerai comme autrefois sa garde... Mais si ce retour vous est pénible, il restera à la clinique... C'est votre bonheur et votre tranquillité que je veux avant tout, ma fille chérie... Je vous le dois !

XV

Mes réflexions ne furent pas longues. La détresse de M^{me} Nexon et sa bonté pour moi eussent apitoyé un cœur de pierre.

Le lendemain de cette conversation, je lui dis que j'allais me rendre à Limoges pour voir Étienne et que probablement il serait bientôt de retour au château.

— Je ne vous accompagnerai pas, me dit-elle, pour ne pas vous influencer, même involontairement.

J'allai donc seule à la clinique.

On ne m'y attendait pas.

M. Caulejac était absent. La consigne de l'établissement était sévère : personne ne devait visiter les malades en dehors de la présence du docteur.

Néanmoins, grâce à ma qualité vraiment

exceptionnelle de femme du dément que je venais voir et à mon insistance prolongée, j'obtins la permission d'entrer dans sa chambre.

Il y était seul...

Dès qu'il me vit, il poussa un gémissement sourd, des pleurs envahirent ses yeux, et il sourit, comme en extase...

Il était redevenu tel que dans les premiers temps de mon arrivée au château.

Ses yeux n'avaient plus rien de cette vivacité que j'avais connue à mon mari durant notre voyage de noces, par exemple. Mais ils avaient par contre une expression de bonté douce et de soumission que je ne me souvenais pas avoir jamais lues dans ses regards.

Depuis l'accident, il avait pâli et un peu engraisé, sans doute, pensai-je, par suite de la vie renfermée qu'il menait depuis qu'il était revenu à la clinique.

Je restai devant lui un long moment, muette d'émotion intense.

Le sentiment qui dominait en moi devant cette faiblesse était une immense pitié.

— Mon pauvre Étienne ! balbutiai-je, le cœur serré de remords et de compassion.

Deux mots seulement sortirent de ses lèvres :

— Maman !... Fernande !...

Ils furent prononcés d'une telle voix qu'ils me remuèrent jusqu'au fond des entrailles.

C'était une plainte, un appel déchirant, un cri de détresse profonde...

Le malheureux avait tout oublié ! Il associait dans sa pensée les deux amours de son ancienne existence... Tout le reste semblait banni de son esprit.

C'était trop douloureux, je sortis sans presque lui avoir parlé.

Je rentrai au château, désolée. M^{me} Nexon pleura avec moi. L'avenir nous paraissait sans espérance.

Aussi quelle fut notre surprise quand, deux jours plus tard, nous reçûmes une lettre du D^r Caulejac, nous apprenant une amélioration de l'état d'Étienne.

Il déclarait dans sa lettre que cette nouvelle guérison dépassait ses espérances et ses prévisions, que sans doute elle était due à la bienheureuse secousse morale qu'avait produite sur lui ma visite et que, dans ces conditions, il se félicitait de ce que, pour une fois, son personnel avait laissé fléchir sa consigne en m'autorisant à voir mon mari.

Il ajoutait que la mémoire lui était revenue soudain, qu'il était depuis dans une grande tris-

tesse et qu'il demandait dix fois par heure des nouvelles de Fernande, dont il se rappelait la chute terrible.

M. Caulejac nous conseillait cependant de ne pas venir trop tôt le revoir, de peur que de si fortes émotions, renouvelées trop fréquemment, n'ébranlassent de nouveau son cerveau.

Cette fois, M^{me} Nexon n'annonça à personne l'heureuse nouvelle. Elle se contenta de faire avec moi mille projets.

Désormais, nous ne le quitterions plus ; nous lui éviterions les trop longues lectures et les sensations trop vives auxquelles nous l'avions imprudemment laissé exposé.

Plus tard, après des mois de calme, des années même, nous pourrions espérer que les crises désastreuses ne se reproduiraient plus.

Nous étions toutes deux plongées dans ces rêveries quand, une belle après-midi, nous vîmes arriver inopinément une voiture devant le château : c'était le docteur qui ramenait mon mari !

Nous nous précipitâmes à sa rencontre.

— Il sait tout ! nous dit à voix basse M. Caulejac.

Etienne avait les yeux rouges et une figure consternée.

— Que vous avez dû souffrir ! murmura-t-il en m'embrassant.

Un long moment, M^{me} Nexon ni moi ne pûmes articuler une parole.

Lui-même était dans une émotion si vive que la nôtre en redoublait.

Le docteur comprit qu'il était de trop dans les épanchements intimes de ce retour et repartit presque immédiatement pour Brive où il devait reprendre le train pour Limoges.

Étienne se réinstalla donc au château.

Il avait retrouvé toute son aisance et sa promptitude d'esprit... Ses yeux n'avaient plus rien de vague...

Mais je trouvai alors qu'ils avaient perdu, en même temps que leur égarement, cette expression de douceur candide qu'ils possédaient jadis et que j'avais remarquée quelques jours plus tôt quand je l'avais vu à la clinique de Limoges.

Vous devez penser avec quel soin je l'observais !

J'avais tellement peur que sa guérison ne fût encore qu'apparente et fugitive !

À table, je fis une nouvelle remarque qui me jeta dans le plus grand trouble.

Je l'avais trouvé à la clinique engraisé et

pâli ; je le revoyais maintenant, non seulement maigri, ce qui eût pu s'expliquer, à la rigueur, par le chagrin de ces derniers jours, mais encore le teint hâlé et bruni...

Cela ne pouvait s'expliquer que par de longues heures au grand air et au soleil.

— M. Caulejac vous a-t-il permis de sortir de la clinique, ces derniers temps? demandai-je d'un ton indifférent.

— Il ne me le défendait pas, ma chère amie, me répondit-il. Mais c'est moi-même qui ne voulais pas me distraire. J'étais trop triste... Ma première sortie a été celle d'aujourd'hui, pour venir ici.

Cette réponse redoubla mon trouble.

Mentait-il ou trahissait-il la vérité inconsciemment? Je ne pouvais le deviner, mais il était certain pour moi que sa réponse ne correspondait pas à la réalité...

Cette perplexité devint si grande en moi que lui-même finit par la remarquer dans mes yeux et parut gêné.

Je prétextai une violente migraine pour coucher dans mon ancienne chambre d'institutrice.

En réalité, le doute le plus effroyable venait de m'assaillir.

Mon mari, cet homme intelligent, actuelle-

ment au château, était-il bien le fils de M^l^{le} Nexon?

Était-il bien le pauvre fou que j'avais cru épouser dans un élan de sacrifice?

Un autre, un inconnu, ne s'était-il pas substitué à lui, sous le masque d'une extraordinaire ressemblance fortuite?

Toute la nuit je me débattis contre ce soupçon sans parvenir à le chasser de mon esprit.

Malgré moi, toutes les bizarreries, jadis attribuées au caprice de sa démente, me revenaient à la mémoire : les chapeaux et les chaussures d'autrefois, coupés en petit morceaux, le refus de retourner chez le cordonnier qui avait toujours servi la famille... Cela s'expliquait, dans mon hypothèse, par la nécessité de ne pas faire constater ses différences de peintures avec celui dont il avait pris la place !

Et ses manques de mémoire sur tout ce qui concernait sa vie passée au château, alors qu'au contraire il en montrait une prodigieuse quand il s'agissait de toute autre chose !

Une autre vision se dressa encore dans mon cauchemar : celle de la femme entrevue dans la rue Impériale, à Lyon. Je me souvins de l'air à la fois étonné et narquois de cette créature.

N'était-ce pas, pensai-je avec horreur, la surprise de voir au bras d'une autre un homme qu'elle avait connu autrefois? Et la brusque fuite de mon mari dans les ruelles sombres, et notre départ précipité de Lyon où, d'après nos projets, nous devions rester quelques jours encore, m'apparut comme la confirmation éclatante de ce soupçon.

La fièvre faisait battre mes tempes...

Aurais-je donc épousé un misérable, un voleur, un assassin?

Car, si cet homme avait réellement pris la place d'Étienne Nexon, il n'y avait plus à chercher le coupable des vols dont M^{me} Nexon avait été victime : celui du coffre-fort, celui des bijoux, c'était bien lui.

Ce ne pouvait être que par le plus immonde intérêt qu'il avait consenti à jouer cette comédie perpétuelle, à entrer dans la peau d'un fou!...

Et la mort de la pauvre petite Fernande s'expliquait trop clairement, alors. Il savait, le misérable, qu'elle disparue, c'était à lui que devait revenir plus tard toute sa fortune!...

Ma raison, éclairée par cette lueur fortuite, découvrait des abîmes d'horreur.

Une sueur froide coulait sur mon front.

Devais-je croire à l'infamie?

Devenais-je folle moi-même?

Jusqu'au matin, je luttai contre l'obsession de ces affreuses pensées sans trouver une minute d'oubli dans le sommeil.

XVI

Le jour venu, je me levai, résolue : je voulais savoir la vérité.

Quelles que pussent en être pour moi les conséquences, je voulais démasquer mon mari, s'il portait vraiment un nom et s'il avait usurpé une place qui ne lui appartenait pas.

Mais je devais user de la plus grande prudence, d'abord pour ne pas lui laisser deviner que je le soupçonnais et lui permettre ainsi de prendre ses dispositions pour faire échouer mon enquête ; ensuite, et surtout, afin d'épargner sa mère.

Si mon imagination me trompait, me disais-je, mes soupçons demeurerait toujours mon secret, et M^{mo} Nexon ne souffrirait jamais l'angoisse horrible que je souffrais moi-même.

Il était évident pour moi que, si mon mari n'était qu'un audacieux bandit substitué à Etienne, M. Caulejac était son complice.

Peut-être même le docteur avait-il conçu lui-

même cet infernal projet, et le misérable escomptait-il partager les dépouilles de la fortune si habilement captée par son compère.

Il fallait donc que mes investigations ne donnassent pas non plus l'éveil à la clinique de Limoges.

Après de longues réflexions, je me résolus à une tentative audacieuse.

Assurément, pensai-je, tous les employés de la clinique ne sont pas complices du D^r Caulejac. Il faut donc que le véritable Etienne Nexon en sorte chaque fois que le faux vient ici, et inversement qu'il y rentre quand mon mari joue la comédie d'une nouvelle crise.

Il y avait quelques semaines que j'avais repris ma vie normale lorsque, profitant d'une absence de plusieurs jours de mon mari — que cette fois je m'étais bien gardée de retenir, — j'écrivis, d'une écriture contrefaite, au D^r Caulejac, lui annonçant une nouvelle crise de démence d'Etienne.

Je me supposais femme de chambre au château et je racontais qu'à la suite d'un vol M. Etienne était entré dans une grande colère, qu'il avait été ressaisi par sa folie et que M^{me} Nexon et M^{me} Mancel, c'est-à-dire moi-même, étaient tombées malades et gardaient le lit.

Cette lettre, écrite sur du papier acheté spé-

cialement et mise à la poste à Brive, ne pouvait pas attirer de soupçon sur moi.

Au cas où mon stratagème ne donnerait pas de résultat, nous paraîtrions tout simplement avoir été le jouet d'une farce de mauvais goût de la part d'un plaisant inconnu.

Puis, prétextant le désir d'aller à Paris pour revoir une cousine qui m'avait écrit affectueusement au moment de la mort de Fernande, je laissai M^{me} Nexon seule au château et je me rendis à Limoges sans rien dire à personne.

Je descendis sous un nom supposé et vêtue d'ailleurs très simplement, dans un petit hôtel situé dans la même rue que la clinique, et d'où je pouvais en surveiller la porte.

Si je ne me trompe pas, pensai-je, le docteur se sera empressé, au reçu de ma lettre, d'aller chercher, dans la cachette où il le tient enfermé, le véritable Etienne Mancel pour le ramener à la clinique, et je le verrai débarquer de voiture.

Trois jours passèrent ainsi sans résultat.

Je ne pouvais pas prolonger indéfiniment mon absence d'Aubazine. M^{me} Nexon avait dû recevoir déjà la visite du D^r Caulejac ; celui-ci connaissait donc le mensonge de la lettre qu'il avait reçue et avait dû prendre les mesures nécessaires pour éviter toute imprudence suspecte.

Je rentrai au château bredouille.

Je n'étais vraiment pas une bonne policière !

Je trouvai M^{me} Nexon dans une grande indignation contre le misérable qui s'était permis une si odieuse plaisanterie.

Je ne sais pourquoi elle s'imagina alors que ce mauvais tour nous avait été joué par son ancien cocher. Elle signala le pauvre Jean Lucas au procureur.

Je dus encore garder le silence. Me révéler l'auteur de la lettre, c'était avouer mes soupçons et torturer M^{me} Nexon du même supplice que moi.

Naturellement, l'enquête du procureur ne découvrit rien et Jean Lucas n'eut pas de peine à prouver son innocence.

Mon mari, de retour de son déplacement de chasse, parut très surpris de cette farce. Durant quelques jours, il posa cent questions à ce sujet, cherchant avec une persistance singulière à découvrir le mobile qui avait pu pousser le mauvais plaisant à imaginer un pareil mensonge.

Je fis bonne contenance. Il n'arriva pas à me soupçonner, et l'affaire fut peu à peu oubliée.

Mon horreur pour lui ne diminuait pourtant pas... Je le trouvais de plus en plus vulgaire et insupportable.

Sous des prétextes divers, je restais le moins possible avec lui.

Depuis son retour de la clinique, du reste,

alléguant une fatigue qu'il ne chercha pas à vérifier, je ne partageais plus sa chambre.

Ai-je besoin de vous dire que M^{me} Nexon souffrait horriblement de cette situation. La pauvre femme, toujours triste et les yeux rougis par les larmes, maigrissait et s'affaiblissait tous les jours.

Elle n'osait d'ailleurs me faire aucun reproche.

Je constatai même qu'elle se montrait plus tendre avec moi durant les absences d'Étienne.

C'était à lui qu'elle donnait tous les torts, n'ayant cependant pas le courage de lui adresser une réprimande.

Mon mari, dans cette période de notre vie, témoignait de moins en moins à M^{me} Nexon, il faut le dire, ces marques de tendresse filiale qui jadis faisaient fondre son cœur.

— Ah ! m'avoua-t-elle un jour, combien je l'aimais mieux fou !... Il était si bon, si doux, alors ! Maintenant, ma pauvre Clotilde, il n'est plus à nous !

La petite Fernande m'avait autrefois exprimé le même regret.

Tout cela me confirmait dans mon opinion, sans que je pusse arriver à découvrir le moyen de démasquer l'intrus, lorsque le hasard, ou plutôt la Providence, vint mettre un terme à sa longue et infâme comédie.

Un matin, le facteur me remit deux lettres.

Mon mari était absent depuis plus d'une semaine sans m'avoir donné de ses nouvelles. Il savait d'ailleurs que sa conduite m'avait éloignée de lui et que je tenais fort peu à recevoir des épîtres qui ne pouvaient être qu'hypocrites.

Ces lettres n'étaient donc pas de lui.

L'une venait de Limoges. J'en reconnus l'écriture ; elle était du D^r Caulejac.

Elle m'apprenait qu'à la suite d'une visite que lui avait faite mon mari l'avant-veille, celui-ci avait été soudainement repris d'une crise et qu'il était enfermé à la clinique.

Selon la formule habituelle, cette canaille de docteur m'annonçait que sans doute cette crise durerait peu.

Ma surprise était extrême.

La tristesse de M^{me} Nexon s'accentua encore à cette nouvelle.

Mais la seconde lettre nous plongea toutes les deux dans l'émotion la plus violente.

Elle était pour nous la terrible révélation de la réalité pressentie.

Le médecin-chef de l'hôpital de la Souterraine m'annonçait officiellement que mon mari, gravement blessé dans un accident de chemin de fer, avait été transporté dans son service sans connaissance et que son état était très alarmant.

On l'avait identifié par le portefeuille qu'il

portait sur lui et qui contenait des cartes à son nom et à son adresse.

M^{me} Nexon ne pleurait pas quand je finis cette lecture. Elle me regardait seulement avec une infinie compassion.

— Voilà ce que je craignais ! murmura-t-elle.

— Vous aussi ! m'écriai-je.

Nous comprîmes alors que nous partagions toutes deux depuis longtemps le même horrible soupçon.

La crainte de nous accabler mutuellement en avait toujours retenu sur nos lèvres le poignant aveu.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre et nous pleurâmes longtemps, à grands sanglots.

Qui de nous, à cette heure, souffrait davantage ?

Dieu le sait !

Mais, si grande que fût ma peine, je ne pouvais m'empêcher de gémir sur celle de cette mère, si tendre, et qui, par pitié pour moi, avait fait si héroïquement violence à ses angoisses maternelles.

Elle, qui adorait son fils, l'eût laissé indéfiniment enfermé dans quelque lointaine et sinistre cachette, plutôt que de briser ma vie par la révélation de ses craintes !

Nous nous décidâmes vite.

Il importait de ne pas laisser le temps au

D^r Caulejac de trouver quelque échappatoire à l'impasse dans laquelle le hasard le jetait.

M^{me} Nexon n'hésita pas : son cœur de mère l'appelait à Limoges où, enfin, elle allait revoir son vrai fils, le pauvre fou, mais la chair de sa chair !

Moi, mon devoir m'appelait au contraire au lieu où on me signalait mon mari victime d'un accident.

Quand j'arrivai à la Souterraine, il venait de mourir.

Je ne peux pas dire que ce fut sans émotion que je vis l'homme qui avait été plusieurs années mon époux, étendu, pâle et glacé, sur sa couchette d'hôpital.

J'étais veuve, et l'homme que j'avais cru, que j'avais voulu épouser, était encore vivant !

Je frémis jusqu'à la moelle des os en songeant que de ce mariage odieux un enfant aurait pu naître !

Grâce à Dieu, cette suprême douleur me fut épargnée.

M^{me} Nexon trouva de son côté le pauvre Étienne Mancel à la clinique, dans le même état que le jour où elle l'avait naïvement confié aux soins de M. Caulejac.

Ce misérable avait fui.

Prévenu par hasard, par la lecture d'un journal, de la mort de son complice à la Souterraine,

il avait compris que cet accident mettait fin à son infâme exploitation.

Quelques heures avant l'arrivée de madame Nexon, il avait quitté la clinique sans dire où il allait.

Mais nous n'étions pas disposées à laisser le criminel jouir de l'impunité. Le jour même, nous déposâmes une plainte contre lui.

Il fut arrêté peu de temps après.

Son procès fit peu de bruit. M^{me} Nexon et moi employâmes tous nos soins à ce que l'affaire eût le moins de retentissement possible.

Ses machinations furent cependant dévoilées au grand jour.

Les vols dont son complice s'était rendu coupable n'avaient été commis que sur les instigations de M. Caulejac.

La mort mystérieuse de Fernande, enfin, que n'expliquait plus la crise de folie du pseudo Étienne Mancel, n'avait été qu'un immonde assassinat perpétré par mon mari, sous la menace de tout divulguer.

Les deux misérables devaient se partager les revenus en attendant de se partager les capitaux de M^{me} Nexon et de l'héritage échu à Fernande...

Le docteur, condamné aux travaux forcés à perpétuité, a dû finir ses jours à Cayenne.

Pour moi, je restai à Aubazine.

Durant la période d'accablement qui suivit cette catastrophe, M^{me} Nexon s'était montrée si tendre pour moi que je n'avais pas le droit de l'abandonner.

Je n'en avais, du reste, nul désir.

Après d'assez longues réflexions, je décidai de n'entamer aucun procès pour faire annuler mon mariage, encore moins pour faire modifier mon état civil.

Comme je n'avais point d'enfant, cette situation ne souleva jamais aucune difficulté.

Je continuai donc à porter le nom de Mancel, qui était celui de l'homme que j'avais voulu épouser.

Quant à ce pauvre Etienne, il revint au château tel qu'il en était parti : toujours aussi doux, aussi docile, avec les mêmes bons yeux affectueux qu'autrefois.

Sa mère sembla quelques mois ranimée par son retour.

Mais les secousses morales qu'elle avait subies avaient altéré profondément sa santé. La désillusion douloureuse de tous les rêves qu'elle avait faits jadis pour Etienne était une blessure que le temps ne fermait pas.

Deux ans plus tard, elle mourut en me faisant son héritière universelle.

A son lit de mort, elle me demanda seulement

de garder Etienne près de moi, et plus tard de demeurer au château afin d'aller régulièrement prier sur la tombe du pauvre fou...

Je promis...

J'ai tenu ma promesse.

Etienne suivit sa mère à moins d'un an de distance, sans avoir cessé de l'appeler en pleurant, dans sa douleur égarée, et, depuis, je suis seule dans cette grande maison.

J'ai rendu à la famille Nexon toute la fortune léguée à Fernande... M^{me} Blaise voulut bien, à cette occasion, m'écrire une lettre d'excuses pour ses malveillances d'autrefois. Elle m'offrait même son amitié.

Je ne me suis jamais sentie entraînée vers elle et je n'ai pas profité de son offre.

... Voilà, Monsieur le capitaine, comment j'ai épousé un fou et comment je suis devenue propriétaire de cette grande fortune que m'envient tous les gens d'Aubazine.

Vous voyez que Bourgelat se trompe en m'accusant de calculs cupides et d'usurpation... Mais il n'y a rien à faire contre ces entêtements de paysans... Pour eux, je demeure la « méchante femme » qui a su habilement mener ses criminelles intrigues.

Dieu sait la vérité !...

* * * * *

Il était deux heures du matin quand la pauvre femme prononça ces derniers mots de résignation.

Toute dureté avait disparu de son visage.

Ses grands yeux purs, révélant la limpidité de son âme sans tache, semblaient humides encore des larmes du passé.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, servoiettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).
TRICOT et CROCHET (Album n° 7).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; fco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

